

FRANÇOISE

*© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs*

Betty Gomez

Françoise

TABLE DES CHAPITRES

<i>Instructions préalables</i>	8
<i>Présent</i>	10
<i>Voix passive</i>	22
<i>Passé pas si simple</i>	38
<i>Plus-que-parfait (ou passé recomposé)</i>	65
<i>Imparfait</i>	82
<i>indicatif</i>	106

Instructions préalables

- si vous lisez ce texte, c'est que ce modèle s'est ouvert sur votre traitement de texte, bravo !
- on a choisi par défaut une police Garamond, présente sur l'ensemble des ordinateurs, mais vous pouvez bien sûr en changer ;
- format choisi par défaut : livre de poche, 7 x 8 pouces ;
- récemment, sur le Patreon Tiers Livre, [cette vidéo d'appui](#) sur comment utiliser styles, marges et tables de Word, vous y référer (vaut pour l'ensemble des traitements de texte) ;
- copier-coller une par une, dans l'ordre qui vous semble le mieux adapté, l'ensemble de vos contributions pour le cycle, aucune référence à la consigne originelle, mais veillez au titre !
- une fois tout transféré dans ce document, actualiser la table des matières (clic droit), vérifier votre mise en page et l'affiner si besoin via le menu « styles » ;
- bien sûr tous ajouts, toutes corrections, toutes amplifications complémentaires bienvenues !
- important : faire « enregistrer sous » en veillant à ce que votre nom figure dans le titre du fichier !, formats pris en compte .docx, .pages. .odt etc ;
- me le transmettre par mail (pas pdf, mais formats ci-dessus !).

Chose

Elle serait allongée dans son lit, le buste relevé, maintenu droit par deux coussins. Elle viendrait d'interrompre sa lecture, de poser le livre sur ses jambes, un stylo en plastique transparent et bouton presseur bleu servant de marque-page. Sur le drap, on apercevrait une paire de lunettes aux branches repliées. Elle regarderait, posés par terre à sa droite, trois piles de Maigret, un carnet à couverture rouge-framboise tenu fermé par un élastique, un plus grand, souple, à couverture noire, granuleuse, un chargeur de téléphone, un bidon Thermos, le carton central d'un rouleau sopalin terminé, une lampe à l'abat-jour en partie recouvert d'un t-shirt vert olive. Puis son regard se dirigerait vers la malle en bois et fer clouté, recouverte d'un fatras d'objets qu'elle aurait entassés là. Dans un pot en terre, deux bics bleus et deux bics rouges, un Waterman en acier, deux crayon à mine en plastique avec gomme au bout, une pile de carnets, celui du dessus à pois blancs sur fond rouge, une autre pile de carnets, de guingois, celui du dessus à l'ouverture quadrillé,

mauve, une troisième pile faite pèle-mêle de livres et de carnets Rhodia, deux paquets de Kleenex entamés, deux boîtes en carton de cartouches à encre Waterman, encore dans leur emballage plastique, un casque, un réveil électrique, un tube de paracétamol. Son regard poursuivrait sa course circulaire. Portefenêtre et volets en bois bleu, au bleu fané par le soleil, une commode contre le mur d'en face. A cette distance, elle ne pourrait distinguer les visages sur les photos, les dessins des bols, les galets et coquillages entassés. Une masse sombre, la housse du saxophone. Puis le regard de myope balayerait la bibliothèque, des livres rangés horizontalement dans les rayons du bas. Se détacherait la tache orange de la valise à roulettes. Le bureau devant le mur de gauche, planche et tréteaux, dessus, un voilier en bois de grande taille à côté d'une affiche d'un Kandinsky, sur le pont du bateau une carte postale, une photo et devant, un range lettres en bois qui déborde de papier, d'enveloppes, de photos, de cartes postales, la première, l'École d'Athènes, mais impossible à cette distance de d'identifier qui que ce soit, une bouteille en plastique Orangina, une lampe en fer jaune. Un fauteuil capitonné, tissu vert anglais, des motifs indistincts depuis le lit - la chambre serait vaste, la myopie avancée - sur les accoudoirs des vêtements, sur le dossier également. Un renfoncement, une porte entrouverte. Le mur chaulé. De la main gauche, elle chercherait le livre, enlèverait le

stylo en plastique transparent et bouton presseoir bleu, et reprendrait la lecture de l'*Ombre chinoise*.

Sac, cartable et infinitif

Cinq minutes en voiture, selon le téléphone. Ne pas savoir l'heure de la sonnerie. Des sonneries. Peut-être 7h50 pour la première et 8h pour la seconde. Un doute toutefois. Vingt ans que dure ce doute. Indifférence. Se dire pourtant à chaque rentrée que cette année-ci. Oublier. Traîner. Et puis accélérer. Ramasser cartable, sac. Claquer la porte. Partir en courant. La lanière du cartable déséquilibrant l'épaule droite. Le sac contenant pull, écharpe, lunettes, gel, plusieurs trousseaux de clefs, lunettes, et tout ce ramassé *in extremis*, bringuebalant sur l'épaule gauche. Ouvrir le portail, jeter sac et cartable à l'arrière de la voiture, donner un coup d'accélérateur, moteur au point mort pour avertir le chat potentiellement sous la voiture, reculer. En courant fermer le portail, sauter dans la voiture. Mains serrant le volant, l'esprit calculant, décomptant. Croiser les bus de ramassage scolaire sur le retour. Procession de bus cahotant sur la route, débordant de leur ligne. Serrer à droite. Rouler. Longer le collège. Le cimetière. Prendre le rond-point. Grimper sur le

trottoir en pensant au mot écrit à la main et glissé sous l'essuie-glace par le collègue de philo. Conseillant comment faire pour se garer le plus nombreux possible sur ce trottoir. Penser aux autres, quoi. Coller le pare-chocs au tronc du Prunus, attraper sac et cartable. Courir sur le trottoir en entendant le battement de son pouls, en cherchant de la main le porte-clefs. Poche de droite. Gagner trois secondes. Entrée des professeurs. Deux profs fumant et buvant un café sur le trottoir. Coin fumeur. Derrière eux, sur la place pour handicapés, le SUV du prof de SVT marchant depuis quelques années en s'appuyant sur des béquilles. Voir des corps se transformer. Des lieux. Se souvenir des algecos dans la cour durant la rénovation du bâtiment C. D'un polygone irrégulier au sol matérialisant la frontière entre l'espace fumeur et l'espace non fumeur. Des cours sous les platanes durant le covid, les élèves trimbalant leur chaise, moi portant enceinte et micro. Donnant tous les cours dehors. De l'avantage d'être au rez-de-chaussée. Pour arriver *in extremis*. Pour faire cours sous le platane. Pour aller durant l'interclasse au cagibi attendant faire des photocopies. En poussant la porte en fer, savoir que ça n'a pas sonné. Certains discutant encore en salle des profs, plus loin le proviseur et son adjoint discutant également, surveillant, saluant les uns et les autres, se montrant, jouant aux chefs. Au fond, le portail, deux AED vérifiant les carnets des élèves

avant d'appuyer sur le bouton d'ouverture. Vigipirate. Devant les deux premières salles, soixante-dix élèves attendant, constituant des îlots, dessinant une carte de l'amitié. La fraîcheur entrant par les fenêtres grand ouvertes. Attention de mon collègue de philo, habitant plus loin, partant très tôt, arrivant parmi les premiers. Lui faire un signe de la main en passant devant sa salle, pousser la porte de la mienne. On y entrerait cinquante élèves. Pas une affiche sur les murs. A droite, du papier sur les vitres des portes et fenêtres donnant sur la cour. Vigipirate. Jeter sac et cartable sur le bureau, se tenir en souriant sur le pas de la porte en pensant à l'énergie à déployer quatre heures durant.

La poussée du monde

Seule dans la maison vide, seule avec la maison, le poids du plancher, bois et béton, béton et bois entremêlés, colmatés, le poids des murs en galets, la poussée des pierres, le charroi du fleuve qui les a lissées, bousculées, entrechoquées, violentées, innervées, la présence fantomatique des pièces vides - demeurent-elles quand personne n'est là pour les voir, les habiter, témoigner de leur existence, garantir leur réalité? Seule avec des rangées de livres,

des voix qui chuchotent, appellent, crient, réclament d'être entendues, exigent un lecteur, supplient, menacent, livres qui se font mains crochues pour agripper, retenir - simples liasses de feuilles muettes sans un lecteur pour leur rendre vie, les rendre livres. Seule avec la glycine qui pousse aveuglément, qui pousse continument, qui pousse comme glycine, qui pousse comme la taupe creuse aveuglément, absurdement, qui creuse parce que taupe, qui pousse parce que glycine, qui pousse comme poussent les galets, qui poussent comme poussent les pierres. Poussée immobile des pierres. Poussée silencieuse de la glycine. Poussée aveugle de la taupe. Seule la nuit quand blaireaux, sangliers et cervidés poussent, dans ce même lieu, quand leurs pattes effacent nos pas, quand tu es sommée de dormir, de leur laisser la place. Le monde est là.

Maisons

1

*« Beauté et vérité, mais ces hautes vagues
Sur ces cris qui s'obstinent. Comment garder
Audible l'espérance dans le tumulte,
Comment faire pour que vieillir, ce soit renaître,
Pour que la maison s'ouvre, de l'intérieur,*

*Pour que ce ne soit pas que la mort qui pousse
Dehors celui qui demandait un lieu natal? »*
(Yves Bonnefoy, Les planches courbes)

Après le déjeuner, avant de repartir travailler, ouvrir *la Maison natale*, et sans comprendre pourquoi, sans s'y attendre, sans l'avoir vu venir, se retrouver en pleurs. Aussi brusquement, aussi violemment, que renversé par la voiture qu'on n'a pas vu venir, qui nous fracasse contre le sol, nous traîne contre le bitume. *Je m'éveillais, c'était la maison natale,*

2

Se construire un nid pour dormir. Dessiner un cercle. Un ovale plutôt. Mais un espace fermé. Un traversin, continué de peluches. En avoir suffisamment pour fermer le cercle ou ovale protecteur. Les démons de la nuit, ceux qui tuent durant le sommeil, ainsi tenus à distance. Un drap en guise de toit, une lampe de poche, un livre, et j'avais ma maison. Celle qui ouvre sur son monde. Celle qui permet d'habiter son monde.

3

Habiter une maison que d'autres ont habitée. Pas une maison neuve, surgie de rien. Une maison où ont vécu, se sont aimées, sont mortes des personnes. Combien? Combien de familles ont vécu là. Acheter la maison. En être propriétaire. Savoir que ce pay-

sage, cette lumière, ce sol, ont été le leur autant que le nôtre. Que d'autres viendront. Habiter le lieu. Le lieu qui nous préexiste. Habiter la maison. La maison qui nous préexiste. La maison habitée. Comment peut-on habiter un lieu qui n'en est pas un? Habiter la maison. Comme un complément. On habite quelque chose. Plus complément d'objet que de lieu. La maison est là. Dans sa permanence. Des hommes vont, viennent, l'habitent, y vivent. La maison est là. Les hommes partent, déménagent, meurent. La maison reste. Elle est celle qu'on habite. Elle est l'hôte qui nous nous reçoit. Nous accueille. Hôte chaleureuse. Qu'il est tant facile d'aimer.

4

Un dimanche d'adolescence. Un hameau. La maison d'amis. Dans la conversation, il n'est question que d'une autre maison. Celle des cousins. Les amis en ont la clefs. Avoir la clef et craindre toutefois d'être surpris par les propriétaires. Une visite à la dérobée. Des murs en pierre, des poutres au plafond, des draps brodés aux fenêtres. On repart comme des voleurs. Le soir on retrouve nos maisons neuves de lotissement. (Savoir désormais que l'on peut vivre autrement. Quand on sera grand on habitera une maison comme celle des cousins.)

5

Elle ne sait plus où elle habite. Depuis que veuve, sa tête s'en est allée. Alors elle erre. Elle erre dans la ville. Elle n'erre pas vraiment. Tous les jours, c'est sur sa tombe qu'elle va. Il est sa boussole.

6

Elle n'a jamais été propriétaire, n'a jamais habité que des appartements vétustes. Elle a plus de soixante ans quand elle s'installe dans un appartement avec toilettes et salle d'eau. Plus tard viendra la résidence aménagée. Reste son lit, son armoire, quelques meubles siens. Dit-elle encore *chez moi*, pour parler de cet endroit? Elle est à l'hôpital, c'est bientôt la fin. On vide l'appartement. Inutile de payer le mois suivant. Elle est devenue sans domicile fixe. Elle ne le sait pas. Deux jours plus tard, ça n'a plus d'importance.

7

Habiter ensemble une nouvelle fois. Isolés du monde. Confinés. Comme sur un bateau. Comme sur une île.

8

Habiter un lit. Un lit vaisseau. Carnets, livres, ordinateur avec soi. Et être là chez soi.

9

Savoir qu'on ne voudrait pas habiter dans une ville. Être oppressé par le monde. Se dire qu'on pourrait s'en tenir à une chambre, à un lit, pour se retrouver chez soi.

10

Habiter le XIXème (siècle). Descendre dans la mine, faucher le blé, se déplacer à cheval ou en phaéton, aller au bal. Et parfois aller faire un tour dans le XXIème (siècle).

11

Non pas habiter mais décorer. Habiter dans sa maison comme d'autres habitent chez leur chat. Etre au service de sa maison. La peindre, la repeindre, la décorer, l'arranger, la meubler, la remeubler, la nettoyer, la laver, la relaver, la dépoussiérer. Et puis la photographier. La faire visiter. L'habiter? Pourquoi faire?

12

Est-ce qu'on habite un lieu matériel, géographique, répertorié, cartographié, webcamé, googlemapé? Ma maison n'est pas une maison, n'est visible nulle part. Le lieu où j'habite, les personnes avec qui j'habite, les personnes qui m'habitent, les lieux qui m'habitent, les désirs qui m'habitent, les livres, les personnages qui m'habitent forment un monde. De ceux qui ne se matérialisent que dans les pages d'un

livre. Combien de mondes invisibles? Chercher les mots pour le révéler.

Sensations

J'ai été menacée, j'ai été supportée. Je n'ai pas été étouffée, je n'ai pas été étranglée. Je ne me suis pas retournée. J'ai crié. Ils ont pleuré.

J'ai entendu des voix. J'ai entendu des chants. J'ai entendu des accents. J'ai entendu des langues différentes. J'ai entendu des langues mêlées. J'ai entendu des langues entremêlées. J'ai entendu chuchoter.

J'ai senti mon corps s'écouler. J'ai senti une présence. J'ai entendu mon cri. J'ai senti des mains. J'ai senti mes jambes se soulever.

J'ai vu des oiseaux danser sur le mur. J'ai vu des feuilles danser dans le ciel. J'ai vu la lumière à travers mes paupières closes. J'ai vu l'obscurité s'engouffrer dans mes yeux grands ouverts. J'ai pleuré. J'ai réclamé. J'ai attendu. Perdue. Je l'ai reconnue. J'ai reconnue ses mains, sa peau, son odeur, sa voix.

J'ai bougé. J'ai étiré mon corps. J'ai exploré. J'ai attrapé. J'ai lancé. J'ai jeté. J'ai retrouvé. J'ai lancé. J'ai recommencé. J'ai regardé. J'ai marché. Je n'ai

pas parlé. Je n'ai pas dit les mots. Je n'ai pas répété.
Je n'ai pas formulé.

Avancer la main. Avancer le pied. Toucher. Tirer.
Attraper. Caresser. Lancer. Regarder. Observer.
Pleurer. Crier. Ne pas parler. Ne pas chanter. Ne pas
exister. Ne pas se risquer. Ne pas être moquée.

Où allez-vous quand vous êtes loin de moi? Que
dites-vous quand vous êtes loin de moi? Qui êtes-
vous quand vous êtes loin de moi? Qui rencontrez-
vous quand vous êtes loin de moi? Qui touchez-vous
quand vous êtes loin de moi? Qui aimez-vous en
dehors de moi? Vivez-vous encore quand vous êtes
loin de moi?

Oubli du monde

Avoir essayé les cafés et les trains, avoir cherché
les tables isolées, les sièges côté vitre, avoir fermé
les yeux, dissimulé cahiers et carnets, diminué la
police, rapetissé la page sur l'ordinateur, tout fait
pour soustraire les mots aux regards extérieurs, im-
possible de l'oublier l'autre, impossible d'oublier sa
propre image, son propre reflet, ce cliché de l'écri-
vain au travail, impossible de ne pas singer, impos-

sible de s'oublier, impossible de laisser aller, filer l'écriture. Il faut disparaître. Nulle respiration à côté, même endormie, nulle silhouette aperçue ou susceptible de l'être. Nulle interruption extérieure. S'isoler. Se retirer? La chambre, tout au fond. Couloir et porte pour s'isoler. Tirer le rideau, tirer un volet si besoin. Nulle interférence de l'extérieur. Ni les arbres, ni les animaux. Une lampe allumée si besoin. Un lit pour s'allonger. Des lunettes retirées pour faire reculer le monde, se dissoudre les titres des livres, les visages des photos, les vêtements à ranger, le cadran du réveil. S'en tenir à quoi? Une voix? Des mains, deux doigts sur un clavier. Ne pas lire ce qui s'écrit. Ne surtout pas se relire. Eviter de lever les yeux sur l'écran. Apercevoir sa lumière, comme à la dérobée, comme à la lisière du regard. L'orange du fond d'écran, des taches bleues. Ne pas les regarder, ne rien regarder. Juste des touches noires. Le bruit lointain d'une machine, du linge qui essore. Ne pas lever les yeux. Un pan de rectangle blanc, lumineux, doucement lumineux à sa droite, le rideau opaque, nulle ombre sinon celle de la poignée, rien pour éblouir. Fermer les yeux si besoin. Fermer les yeux quand l'hésitation vient, quand le réel pourrait faire effraction, quand le réel pourrait désagrèger les mots, les phrases, le fil qui va on ne sait où. Des livres, un carnet, présents mais qu'il s'agit de ne pas regarder. Rester dans ce flou, ce recul du monde, ce recul des mots tracés, figés, défi-

nitifs. Préserver cette quoi, cette bulle, cette disponibilité, ce vide, ce n'être rien, cette absence, cet oubli du monde, cet oubli impossible à l'extérieur, cet oubli de soi, cet oubli de l'acte d'écrire, de la représentation, des représentations qui vont avec et l'en empêchent, l'asphyxient, l'égorgent, incompatibles avec ce filet, filet de mots qui va, fragile, craintif, mais dicible à condition de silence, pas trop pourtant, de peu d'interférence, et d'on ne sait quoi.

Le pré

J'étais allongée dans mon lit, lumière éteinte. Une peu de lumière passait par les bords des volets fermés. On était au début de juillet, quand les jours s'étirent, gagnent sur la nuit. Les rideaux étaient tirés, la porte de la chambre fermée. Le son de la télévision arrivait étouffée depuis le salon au bout du long couloir. Les parents avaient fermé les portes vitrées du salon pour ne pas déranger notre sommeil. J'avais posé mon livre et m'apprêtais à dormir quand j'entendis un son qui venait de la penderie. Un bruit de vent emprisonné. Les battants de la penderie se mirent à trembler. J'observais les portes blanches aux moulures en plâtre, de simples portes de placard décorées, pour faire oublier ce qui n'était qu'une penderie murale, un espace laissé vide pour ranger souliers et vêtements suspendus à une

tringle. Espace étroit où je m'étais cachée bien souvent quand on jouait à cache-cache, ou enfermée pour regarder la lueur fantomatique de la vierge fluorescente achetée à Lourdes. Mais les portes battaient, comme secouées par une tornade. Un mugissement sourd. Je me levais, et les pavés étaient étrangement tièdes sous mes pieds nus. Je tournais la clef ouvragée, ouvrais le battant de droite. Le bruit venait de la gauche, du fond de l'armoire. Mon manteau en velours était là, à sa place, comme les pantalons à carreaux. Je me hissais sur la pointe des pieds et abaissais le loquet qui descendit sans forcer, comme s'il était mû par sa propre volonté, accompagnait, aidait mon mouvement, le prévenait même. Je tirais vers moi le battant de gauche. Les robes d'été, les robes longues et fleuries, voletaient sur leurs cintres en bois. La penderie était sombre mais on apercevait une lueur au fond du placard. Je m'avançais, et je le reconnus le chemin qui mène au pré.

Une chose

Une pierre dans le sac. Porter un sac de pierre. D'une seule pierre. Pierre aveugle, pierre muette, pierre sans nom, pierre sans fonction. Objet naturel cette pierre. Incongrue dans ce sac. Qu'elle alourdit.

Pour rien. Ne sert à rien cette pierre. N'a pas de nom cette pierre. N'a pas été pensée cette pierre. N'a pas été voulue. Que vient-elle faire parmi ces clefs, ces papiers d'identité, ces pièces de monnaie, ces crayons et stylos, et tant d'objets utiles? Mais pourquoi la trimbaler cette pierre? Pourquoi même l'avoir ramenée? Où, on l'a oublié. Pourquoi, également. Mais la conserver? La porter? La laisser alourdir un sac déjà trop lourd? La conserver même quand on vide son sac, se décide à l'alléger? Quand on ne garde que l'essentiel? Depuis combien d'années, la porte-t-on cette pierre inutile? Présence absurde. Forme qui ne relève que des aléas. Du temps, du vent, de l'eau. Elle contient tout cela cette pierre enfermée dans un sac, dans l'obscurité du sac, bringuebalée entre clefs et stylos, pièces de monnaie et câble de téléphone. Pierre plate. Pas parfaitement plate. Pierre circulaire. Pas totalement circulaire. Pierre piquetée, pierre ondulée, pierre creusée. Personne pour l'avoir voulue, personne pour l'avoir pensée, personne pour l'avoir imaginée. Une circularité inachevée. Nul projet ne la précède. Nul projet pour la ramasser. Elle était là. Sur le passage. À portée de mains. On la saisit, on s'en saisit. Elle scintille. Du mica? On ne saurait dire. On ne la prend pas pour sa joliesse, pas plus que pour la monter en sautoir ou la transformer en presse-papier. Juste une pierre. Trouvée là. On était là. Elle était là. La pierre. Elle y serait restée tant que le vent, tant que

le temps, tant que l'eau ne l'auraient pas poussée. Maintenant elle voyage, elle bringuebale, dans un sac. Elle se fait oublier. Elle sort rarement du sac. Jamais. Une pierre. Ce qui a poussé la main vers la pierre, ce qui fait qu'on trimballe une pierre, chaque jour dans un sac déjà lourd, on ne le sait pas. On le pressent. Une pierre qui mène à une autre pierre, à une pierre blanche, à une musique, à un souvenir d'enfance. Savoir qu'on ne la porte pas pour rien, qu'on ne s'alourdit pas idiotement, mais qu'on est au plus près, au plus juste. Il ne faut jamais perdre sa pierre. Il faut la tenir. Comme on tiendrait le monde. Le monde, elle le contient.

J'ai raison, non?

J'ai raison, non? Et le piège se referme... Ce n'est pas une question... Nul ne demande votre avis... La question est sans appel... Vous ne pouvez vous opposer, réfuter, dire non... Le non a déjà été dit... Pour acquiescer, affirmer, affirmer que j'ai raison... *J'ai raison, non?* Un n'est-ce pas, en réalité... Un n'est-ce pas et non pas un non... Un non qui a du n'est-ce pas la négation... Et la fonction... La réponse attendue... La réponse à dire... La seule réponse possible... Oui... Ou bien sûr... Bien sûr que tu as raison.. Tu sais bien que tu as raison... Tu l'as

dit que tu avais raison... Tu as raison... Tu as raison d'avoir raison... Je te donne raison... Ne pas le faire serait avoir tort.. Tort puisque tu as raison... *J'ai raison, non?* Dis oui... Tu dois dire oui... Tu dois dire que j'ai raison... Pas besoin que je te donne des raisons puisque j'ai raison... Je te demande pourtant... *J'ai raison, non?* Parce qu'un doute... Doute fugace, vertigineux... Vite demander, vérifier... *J'ai raison, non?* Il n'y a pas de doute, pas d'erreur, pas d'autre choix possible... *J'ai raison non?* Pas de vertige devant le choix... Pas de solitude devant le choix, pas d'angoisse devant le choix... *J'ai raison, non?* J'ai raison, j'ai fait le bon choix, le seul possible, je n'avais pas d'autre choix... *J'ai raison, non?* Pas raison d'avoir choisi cela... Raison parce qu'il n'y avait pas d'autre choix... C'est bien ça, pas d'autre choix... Pas d'alternative... Pas de responsabilité... *J'ai raison, non?* Et toutefois ce besoin d'une confirmation... *J'ai raison, non?* Mais ne t'avise pas de me réfuter... *J'ai raison, non?* Ce n'est pas une question... ne te fie pas au point d'interrogation... c'est une validation que j'attends... une confirmation... parce que j'ai raison.

Tétanie

Elle est assise à côté en face de lui et lui sourit. Elle sourit des lèvres, elle sourit des yeux. Ses yeux doivent parler. Dire qu'elle comprend. Qu'elle suit ce qu'il dit. Le cou, la tête acquiescent. Les lèvres fermées s'étirent, dessinent un sourire. Un sourire qui dit oui, je te suis, j'ai compris, je suis d'accord, je comprends de quoi tu parles. Ses yeux la trahissent-ils? Devine-t-il qu'elle ne sait pas qui est cette personne dont il parle? Un intellectuel, un homme politique, un écrivain? Sourire. Se taire. Acquiescer. Mais ses yeux? Comment leur donner cette lueur d'intelligence de celui, de celle- difficile pour celle, difficile pour elle- qui a compris, qui sait de quoi, de qui, on parle? La devine-t-il? Sait-il sa bêtise, son inculture? Sourire. Sourire du niais, du sot. Sourire de la niaise, de la sottie. Subir le discours. Toujours mieux que d'avoir à parler. Le laisser parler. Il aime parler. Il sait parler. Il sait tant de choses.

Il saisit parfois de l'effroi dans son regard, comme un appel. Parfois un vide. Il a l'habitude. Les élèves d'abord. Et tant d'autres. Il parle pour lui. Il parle comme il pense. Il parle parce qu'il pense. Il pense tout le temps. Penser, verbaliser. Là il est à son affaire. Qu'elle se taise. Qu'elle se taise ou qu'elle parle, peu importe. Il habite sa pensée, la déploie, la

creuse. La donne à entendre, la partage avec ses auditeurs. Son auditrice en ce moment. Il la subjugué. Elle lui sourit. Elle se réjouit de ce qu'il dit, de ses finesses intellectuelles, de son acuité, de sa force de raisonnement. Rares en sont capables, il le sait.

Elle essaie des phrases dans sa tête, trébuche, escamote un nom propre, multiplie les bourdes. Incapable de penser. Il envahit tout l'espace de pensée. Ne laisse pas le moindre instant de silence. Ne lui accorde aucune respiration. Sa phrase se développe, autonome, fluide. Les idées s'enchaînent. Elle pourrait tout au mieux dire une phrase. Pas deux. Une phrase déjà préparée, déjà formulée dans le silence, déjà travaillée dans le brouillon de son for intérieur, dans un tête-à-tête avec elle-même. Mais il envahit tout. Même ses muscles forcés à sourire, même son regard forcé à le regarder, même son attention forcée à soutenir son regard, à masquer le vide de l'intelligence, à masquer l'incompréhension, la solitude de celui, de celle -car c'est presque toujours une celle- qui ne comprend pas.

Son larynx, sa gorge et tous ces organes dont elle ignore jusqu'au nom se sont fermés. Murée elle est. Plus un son ne pourra sortir désormais. Elle le sait. Le sourire devient rictus. Le voit-il? Le corps se té-

tanise. Elle n'est qu'écoute, acquiescement, masque de l'écoute, statue de l'interlocuteur, non, de l'auditeur, du réceptacle. Parlerait-il s'il était seul? Penserait-il si bien s'il était seul? Sait-il qu'il a besoin d'elle, sait-il ce qu'il lui doit, à son écoute, à sa patience, à son silence? Il parle. Il a tant à dire, tant à penser.

Autoroute

Très vite ça s'était décidé Dans la voiture assise à côté de lui silencieuse Le silence s'est fait après les paroles la précipitation La nuit déjà la ville traversée L'autoroute L'autoroute comme une autoroute comme un rail Il y a peu de voitures peu de camions On salue les trois pins maritimes comme trois chefs apaches comme à chaque fois qu'on passe devant eux comme chaque fois qu'on prend cette autoroute Dans la nuit presque invisibles Seront-ils éveillés Ils ignorent notre venue Ne pas réfléchir se laisser porter Parler il a dit Le bruit de la voiture des roues du silence À quoi pense-t-il Foncer Ne pas penser Le panneau de la ville et les mots attendus énoncés comme à chaque fois Ceux d'une enfant du début du siècle Les dire ces mots les dire mécaniquement les dire superstitieusement les dire comme on rétrograde les dire comme les mains les pieds trouvent le

levier de vitesse les pédales les dire comme les disait l'enfant les dire pour les faire continuer continuer une généalogie Déjà on sort de l'autoroute on traverse la ville Le Café Français Au premier étage ils habitaient l'enfant qui récitait la comptine longeait le fleuve pour rejoindre l'école L'imaginer l'enfant La maison des grands-parents cette peinture affreuse Imaginer le grand-père la découvrant Le marché-au-bois Deux soeurs entrent chez le buraliste des bonbons dans les poches À quoi pense-t-il On y va a-t-il dit Dorment-ils Et s'ils dormaient Vingt-deux heures marque la pendule de la voiture L'avenue et ses nids de poule qu'on prenait soin d'éviter à mobylette Tout dire déposer le secret qui étouffe Habitaient ici un garçon qui jouait de l'orgue Peut-être n'a-t-il habité là qu'un été sinon comment expliquer qu'il ait disparu Cette descente que l'on descendait en planche à roulette avec des plots à contourner Gymkhana on disait Peut-on crever de parler De se taire La maison de C le cerisier Savoir la marche la hauteur de la poignée là où se baisser la fenêtre la lumière les chiens La rue La maison De la lumière à l'étage ouvrir avec la clef jaune La clef attachée par une ficelle mise autour du cou enfant La ferrure du portail abaissée pour y avoir souvent posé le pied Ils regardent la télévision n'entendent pas que l'on monte Surprise Ils ignorent ce qui va se jouer se dire ne pas vouloir s'entendre s'entendre

quand même parce qu'ils doivent l'entendre parce qu'il a dit tu dois parler parce qu'il va parler

Détermination

Il fallait, ils disaient, ou ne disaient même pas, ils avaient tant dit, tant répété, tant fait comprendre, un métier il te faut, ils poussaient, ils affirmaient, ils savaient, un métier il te faut, alors quoi d'autre à faire, quoi d'autre à dire, rien à dire, rien à objecter, même si ce chemin je ne pouvais, je ne pouvais, ce chemin imposé, ce chemin non décidé, ce chemin imposé, je ne pouvais, comment aller dans un chemin étranger, comment avancer, quand poussée, comment marcher quand catapultée, comment parler quand voix emprisonnée, volée, quand bâillonnée, alors ce chemin, s'y retrouver, se retrouver pour mieux en être éjectée, non pas éjectée, rejetée, renversée, rejetée, chemin barré, chemin fermé, et revenir à la croisée sans croisée, se fracasser, se heurter, non pas se heurter, se fracasser, laminée tu en sors, n'en sors pas de ce chemin dans lequel tu ne peux entrer, se cogner encore et encore, parce que pas d'autre alternative ils ont dit, parce que la seule porte ils ont dit, parce que là seulement com-

mence la vie, et toi éternellement en purgatoire, et toi éternellement en suspens, suspens de vivre, et toi de n'avoir pas le choix, pas d'autre voix, pas d'autre voie, et toi d'en crever de ne pouvoir vivre, de n'être pas autorisée à vivre, alors un jour il a dit il faut parler, alors un soir vous êtes allés, et tu as parlé et ils n'ont pas écouté, alors un soir, il a parlé, il a parlé pour toi, il a dit c'est pas une vie, il a dit elle en crève, elle ne peut pas, elle ne veut pas, alors ils ont dit on ne savait pas, alors ils ont dit on va t'aider, alors ils dit on a compris, eux qui n'avaient rien compris, et tu es retournée te fracasser encore et encore, et tu t'es fracassée, tu t'es fracassée devant eux, il fallait bien qu'ils voient, il fallait bien qu'ils te voient, te voient au sol, alors ils ont dit c'est fini, arrête-toi, ils ont dit c'est fini, ne t'obstine pas, on ne savait pas, on ne voulait pas, alors tu pouvais bataifoler, alors tu pouvais vivre, prendre un autre chemin, prendre n'importe quel chemin, tu n'avais pas à revenir au carrefour fermé, au carrefour dont on ne sort pas, où l'on n'entre pas, tu n'avais pas à te fracasser encore et encore, tu pouvais tourner le dos, tu pouvais partir gaiement, tu pouvait aller léger, tu pouvait décider, tu pouvais choisir ta vie, toi, et tous te disaient ça suffit, et tous t'autorisaient, et tu t'es demandée, oh pas longtemps, tu as dit non, tu as dit c'est là que je veux, c'est là que je veux, non c'est pas que je veux, parce qu'un mot on t'avait soufflé, un mot nouveau, un mot qui soulève les

montagnes, un mot qui demande de pousser, un mot qui demande d'agir, un mot qui dit qu'on ne reçoit pas, qu'on n'est pas élu, élu ou pas élu, un mot qui dit que c'est à soi, à soi de pousser, un mot, détermination, un mot qui sonne comme action, qui sonne comme libération, un mot qui tourne le dos à volonté, un mot qui ne sépare pas, qui n'exclut pas, un mot qui ne juge pas, un mot qui ne désigne pas, qui n'ostracise pas, un mot qui ne désigne pas en creux le velléitaire, celui qui ne peut pas, l'incapable, le faible, détermination il avait dit, s'arc-bouter j'ai entendu, continuer, ne pas renoncer, alors quand tout poussait à tourner le dos, à capituler, tu as décidé, ce chemin il s'ouvrirait, tu allais pousser, tu l'enfoncerais la porte, mais ce que tu ignorais c'est que vous étiez deux à pousser, qu'un autre invisible était là avec ses forces vives, ses forces de vie qui innervaient ton corps, et que c'est à quatre bras, à quatre jambes, que vous poussiez.

Photos

Pochette verte à photos

Livrets de famille, cartes d'identité, carnets militaires, actes de décès, lettres, photos d'identité, photos de mariage, photos de repas de famille, peu nombreuses finalement, venues d'un temps où l'on ne possédait pas soi-même un appareil photo. Des traces à partir desquels reconstruire des vies avec des mots.

Photos fétiches

Inamovibles, rassurantes, sacrées.

Photos volées

Celles-ci n'existent plus que dans la mémoire, images mentales, images pourtant, à décrire pour le cas où un jour la mémoire ferait défaut. Les mots comme une sauvegarde supplémentaire, un disque dur externe.

Photos transportées

Celles qu'on porte toujours avec soi, dans un portefeuille, un porte-monnaie, une trousse en tissu. Au fur et à mesure des années le contenant a changé, du cuir au tissu, les photos se sont un peu abîmées, mais toujours là, à portée de main, au travail comme chez soi, dehors comme dedans, en France ou à l'étranger. On ne les regarde plus. On les porte avec soi. Les transporte.

Photos réclamées

Celles qu'on voudrait, celles qu'on sait importantes, celles que nul ne fait. Celles qu'à défaut on trace avec les mots.

Photos pour rien. Un rien pédagogique.

Photos par wagon, photos prises parce que nouveau, parce que première fois : Big Ben, Tower Bridge, la relève de la garde, Westminster Abbaye, se méprenant sur le sens du geste. Compréhension retrospective, quand trop tard, quand ce qui fut n'est plus, l'évanescent, le vivant, nous enfants, vous jeunes, n'est plus et que de Westminster, Big Ben, Tower Bridge les livres, les sites internet, regorgent.

Photos mal prises

A la va vite, photos de fête, de journée en famille, où chacun bouge, parle, sans cadrer, sans prendre le temps, clic clic continue de faire l'iPhone pour se

faire passer pour un appareil photo, photos nombreuses. Retrouver à l'occasion un geste, une mimique, un vêtement, pas pris intentionnellement mais qui, en marge, rappelle, reconstruit un présent.

Trombinoscope

Photocopie, ciseaux, colle, stylo, chaque année, à la main, fabriquer le trombinoscope de chaque classe à partir des photos de classe de l'année précédente. Ne plus avoir à demander aux élèves un photo d'identité pour le constituer.

Photos des personnels

On s'installe tous dans la cour ou sur le double escalier, on sourit, beaucoup portent encore des nus-pieds, des robes ou des chemisettes d'été, les élèves ne sont pas encore rentrés, il n'est pas besoin de jouer au professeur, au proviseur ou à la secrétaire. Allez souriez. Souriez tant que vous voulez mais ne comptez pas sur moi sur votre photo.

Photos de mariage ou du danger d'avoir des amis artistes.

Des chaussures laissées dans l'herbe, des pots de géranium, des enfants se battant à coup de tourne-sols, des mains, des pieds, un chien, mais des mariés ensemble nulle photo.

Photos en guise de photocopies

Photos de relevés de notes, d'ordonnances médicales, de noms de rue où la voiture est garée, de cartes vertes, de cartes d'identité de toute la famille, de RIB. On puise dans le fichier du téléphone en cas de besoin.

Album photo

Toutes les images disparaîtront

madame Gatounes, la maîtresse de l'école maternelle, classe des écureuils, au haut chignon roux

l'affiche de Renaud punaisée sur la tapisserie de la chambre et recouvrant tout un pan de mur avec ces mots, *la chetron sauvage*

la photo d'un enfant, toujours la même, à chaque journal télévisé, cheveux bruns, un peu longs, bouclés, un prénom, un regard et qui réapparaît des dizaines d'années plus tard, même photo, mais la coiffure, le vêtement signent une époque révolue. Et jusqu'au prénom. *Grégory*

l'autocollant jaune et rond avec le dessin simpliste d'un enfant en maillot surfant sur une vague et tout autour écrit en lettres vertes *Jeunesse en plein air*

le triangle rouge MAIF collé sur le pare-brise qui permet de s'identifier, ceux qui forment à travers le pays comme une grande famille

les avant-bras colorés des enfants sur lesquels on devine des restes de décalcomanie

le portrait d'un amoureux dessiné au feutre sur un bout de carton par Gil et qui tient lieu de photo en attendant d'en recevoir une, et qui est conservé après avoir reçu une photo d'identité, parce que plus vrai.

des fanions en velours avec des noms de pays ou de région écrits dessus, accrochés à la fenêtre d'une caravane

les images de trajet en voiture, le triangle rouge de la MAIF, les fanions en velours, les faux chapeaux tricotés posés sur la planche arrière des voitures prétendant dissimuler un rouleau de papier toilette

un enfant, fesses nues, sortant des toilettes en agitant un bout de papier WC tandis que se dévide derrière lui le rouleau et criant *Maman*

une table en Formica désertée par les membres de la famille déjà en train de se laver, de s'habiller, de se préparer, et seule devant une boîte en plastique

jaune de Nesquik, déjeuner en écoutant la météo
marine *Vent force 3 est ouest mer agitée*

sous un t-shirt rouge, une croix occitane en velours
ras, floquée, et de jeunes seins, incongrus, qui
viennent transformer le buste

à Evora, des arrêtes de pilier faits de tibias et de pé-
ronés, des murs de crânes et, accrochés à un mur,
deux squelettes, entiers ceux-là, d'un adulte et d'un
enfant, et cette menace à l'entrée, *nous-autres os
attendons les vôtres.*

une jeune fille aux cheveux longs portant un maillot
jaune, une pièce. La seule personne de moins de
soixante ans à ne pas être en monokini. Elle est très
belle. Cela tient-il au maillot?

des bancs en fer, larges, confortables, faits de
cercles évidés, dans lesquels on a glissé des pièces
grises de deux centimes. Des bancs comme des
coffre-forts inviolables. Pièces impossibles à retirer.
Bancs qui défient toute explication rationnelle.
Comment a-t-on pu faire entrer ces pièces impos-
sibles à sortir. Des pièces de peu de valeur mais
dont le nombre, si l'on ajoute celles de tous les
bancs, constitue une somme enviable pour une en-
fant

les fleurs en crépon et les guirlandes en papier que l'on accrochait au murs en béton lors des goûters d'anniversaire

une salle à manger étroite, une table en bois qui occupe presque tout l'espace, avec ses chaises rangées autour, un buffet ancien, un fauteuil, une télévision en couleurs et au mur, à droite des *jeunes filles au piano* de Renoir avec cadre doré, une pendule en forme de chalet et, du trou percé dans le toit, un minuscule oiseau en plastique jaune et bec rouge qui toutes les trente minutes jaillit, *coucou*, à la demi *coucou*, à une heure *coucou*, à deux heures *coucou coucou*, à trois heures *coucou coucou coucou*, et l'animal en plastique trois fois entre, trois fois sort *coucou coucou coucou*, sous le chalet deux poids en forme de pignon et puis, près de la porte, le bout d'une patte de chamois empaillée (fausse?), et au clou, une clef accrochée, et sur la télévision, un paysage de neige en plastique enfermé dans une boule de verre d'où tombe de la neige quand on la retourne, et aux murs encore, deux portraits, sépias, dans des cadres ovales, un homme, une femme, âgés, figés, austères, aucun des deux ne sourit

Le balancement des corps autour de la table, formant un chaîne par les bras repliés, bras devenus maillon, famille, amis, formant un seul corps, pour t'accompagner, t'accompagner du corps quand tu

chantes, de la voix lors du refrain, et toi seule debout, et toi seule immobile, sérieuse, appliquée, chantant *Les quais de la Seine* de Lucienne Delyle

une poussette recouverte d'un tissu vichy de camaïeu de bleu et, accrochée, une plate-forme rouge qui représente une coccinelle

une cuisine sombre, vaste, une vieille femme aveugle devant un monceau de haricots verts qu'elle équeute en silence. Dans le vestibule, une cabine téléphonique ouverte, un téléphone à cadran noir. Une voix inconnue. Un malaise

un élastique plat passé derrière les chevilles de C. d'un côté, derrière les pieds d'une chaise de l'autre

une ficelle qui se métamorphose entre les doigts, devient *berceau, tour Eiffel, scie, rails, sardine*.

La fête que c'était de regarder les films en super huit quand mon père empruntait un projecteur et un écran sur pied au CDDP. On éteignait les lumières et l'on se voyait à six ans, huit ans, dix ans en train de jouer, grimacer, danser, nager, parler sans bruit, sans son, devenus comme Charlot des personnages muets, aux gestes saccadés, entrecoupés, et c'est à qui commenterait le premier, complèterait, se souviendrait, et on riait, et se mêlaient les souvenirs

réels à ceux des images des films, ces images de nous, ces mimiques que l'on savait nôtres pour les avoir vues dans une occasion pareille, ces séances nous racontant notre histoire, celle d'avant notre mémoire, celle des précédentes séquences de visionnage, celle des voyages récents vécus consciemment mais sans avoir pu se voir, se voir à Trafalgar Square, se voir marcher, courir, se voir comme une autre, cet autre qui gesticule sur l'écran que l'on a déroulé, et qui sur son pied en métal nous renvoie ce qui déjà n'est plus.

L'abuelita

Je n'ai que cinq photos de toi. Cinq photos mais seulement trois jours de ta vie. Cinq photos qui te montrent à l'occasion de trois jours de ta vie, de ta vieillesse, de ta grande vieillesse on dirait aujourd'hui. À soixante-quinze, à quatre-vingts et sur les deux dernières, non datées, les plus récentes, si on peut dire, à quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans. Pas davantage. Tu es morte à quatre-vingt-sept ans. Sur toutes tu as les cheveux blancs, peignés avec une raie sur le côté droit de la tête et qui recouvrent tes oreilles. Prenons-les dans l'ordre chronologique. D'images de toi antérieures, il n'y a pas.

Ni matérielles ni immatérielles. Une photo d'identité, parce qu'en 1967 contrairement à ce qui était le cas en 1941 comme l'attestent les papiers tamponnés que j'ai sous les yeux, le vice-consulat d'Espagne demandait une photo. Même renseignements, même noms, prénoms, parents, absence de profession, adresse, mais sur le papier de 1967, ton visage dans le coin droit. Les deux agrafes ont rouillé. Tu portes un manteau sombre, noir probablement, de photo en couleur de toi je n'ai pas, de toi de qui je n'ai que ces cinq photos, cinq photos en noir et blanc prises à l'occasion de trois journées de ta vie, trois journées de ta vieillesse. Tu portes un manteau noir on dira, je sais qu'il est noir, fermé jusqu'au menton, tu as noué un foulard autour du cou, est-il en soie, t'a-t-on un jour offert un foulard en soie, tu as mis ton plus bel habit, un manteau, un foulard, celui des grandes occasions, le seul peut-être, et fait tenir une mèche de cheveux par une barrette, les cheveux sont bien peignés, la raie bien tracée, les lèvres serrées, portes-tu un dentier, ou ne fais-tu qu'avec quelques dents, tes sourcils sont broussailleux, blancs, peut-être quelques-uns de gris te reste-t-il, tes yeux me semblent clairs, vifs surtout, petite chose ramassée, noire je le sais malgré tes cheveux blancs, tes sourcils blancs, ton foulard clair, tes yeux étrangement clairs, mais dans le regard, droit, nulle agressivité, nulle passivité, ni arrogance -comment aurais-tu pu- ni humilité, une

présence, une force, une lutte. Il faut de grandes occasions pour que l'on te prenne en photo. Ou un impératif administratif. Les deux photos suivantes ont été prises par un photographe professionnel. Elles sont encadrées d'un liseré blanc, légèrement cranté. Au dos, le tampon du photographe, *Les Images vivantes*, une adresse, et numéro de téléphone à six chiffres et, en encadré, cette information *service photo extérieur*. Une des deux photos, la deuxième dirons-nous, confirme l'indication notée au crayon de couleur bleu au recto (L10, quand au dos de l'autre on lit L6), a été déchirée, manque donc le tiers inférieur de la photo, des pieds et des marches, rien d'essentiel donc. Sur la première, l'intérieur d'une église, au premier plan trois jeunes filles vêtues et gantées de blanc, portant un bandeau blanc dans les cheveux, elles sont agenouillées. A droite, assises côte à côte les femmes plus âgées, chapeautées, leurs vêtements sont plus foncés, probablement colorés, elles regardent l'objectif. Plus à droite, sur le même banc, un visage, les vêtements noirs se confondent avec l'obscurité du lieu. Tu es là. Discrète. A ta droite celle qui n'a pas voulu de toi, fidèle au préjugé de ses parents. Dans le tombeau aussi elle refusera de te faire une place. Elle te tourne le dos. Mais tu es là. Au premier rang. Comment supportes-tu cela? Ressens-tu de la fierté, de l'indifférence, es-tu gênée? Je ne vois pas ton regard. Tes cheveux sont en partie recouverts par

une mantille en dentelle noire. Au mariage de ta fille, tu n'as pas eu le droit de t'asseoir au premier rang, ni même au second. Debout au fond de l'église tu as dû rester. Mais elle était mariée, tu pouvais respirer. La photo suivante, celle déchirée, a été prise à la sortie de la messe. On voit quinze personnes. Gants, chapeaux, cravates et noeuds papillon sont de sortie. Tous regardent l'objectif. Tous sauf toi. Tu tiens le bras de ta fille d'un côté, t'appuies sur ta canne de l'autre. L'oeil affolé. Il y a quelque chose de fou dans ton regard. L'image d'une sorcière. Si petite, alors que ta fille qui te dépasse d'au moins deux têtes aujourd'hui semblerait bien petite, elle a sans doute mis des talons, mais toi combien mesures-tu? Une sorcière. Une gitane. Gitane, sans doute l'es-tu un peu. Beaucoup même. Ton nom le dit, ta peau aussi, ta matité. Restent deux photos. Prises le même jour. Chez toi. Chez ta fille. Chez ta fille où tu avais enfin eu ta place. Ses enfants sont mariés. Il doit exister d'autres photos. Celle du mariage de la fille. Les deux précédentes sont celles du mariage du garçon. Pouvoir découvrir d'autres photos de toi. Les chercher dès que possible. Peut-être n'ai-je pas que cinq photos de toi. Celle-ci n'a pas été prise par un photographe. Le format est carré, six sur six (à vérifier), bordé d'un liseré blanc non cranté. Tu ne regardes pas l'objectif. Tu regardes la fillette, tu lui parles, tu lui parles dans cette langue tienne, étrangère, qu'elle ne parle

pas, qu'elle comprend, un sabir qu'on parle ici. Tu es assise sur une chaise dans ce qui tient lieu de couloir et de cuisine et de salle d'eau, ni salle de bain ni WC ici, mais un sol pavé, de l'électricité, du chauffage, quand il n'y a rien de tel chez toi, dans ce chez toi inespéré, cette adresse inscrite sur les papiers du vice-consulat, ces papiers que tu ne sais pas lire. Debout derrière toi, les mains sur les hanches, cette position dont j'ai hérité par atavisme, ta fille. Forte. Toi, yeux cernés, enfoncés, regard sombre, visage anguleux, émacié, portant un polo à manches longues, noir, une broche épinglée dessus, sous le cou, un tablier à fleur recouvre tes jambes. La fillette te tient les mains, tes mains noires dans ses mains blanches, à quoi joue-t-elle, que lui dis-tu, vous avez oublié celui ou celle qui se tient devant vous, dans cet appartement exigu, la fillette regarde tes mains, tu regardes l'enfant, lui parles, la regardes. Présence de ton regard. La voix, le regard, les mots forment un lien. De la voix, des mots, du regard, tu la tiens, l'enlances. Des deux mains elle te tient, te tient les mains. Et vous formez comme une île, tandis que, par dessus vous deux, se regardent ta fille, droite au fond, mains sur les hanches, et sa fille, droite, appareil photo en main. La dernière photo est en carton, ta silhouette a été découpée, il n'y a que toi, habillée comme sur la photo précédente, mais le visage, trois fois plus grand. Tu es assise sur la même chaise, tu regardes l'objectif, tu

as les mains croisées, on aperçoit une alliance à ta main gauche. C'est cela qu'elle voulait la fillette, que tu croises les mains, que tu prennes la pause, que tu sois prête pour la photo, c'était celle-là qui comptait, la photo suivante, pas celle des préparatifs, volée par celle qui tient l'appareil et qui appuie sur le bouton à votre insu.

Agualica

Je n'ai que cinq photos de toi **(1)**. Cinq photos mais seulement trois jours de ta vie. Cinq photos qui te montrent à l'occasion de trois jours de ta vie, de ta vieillesse, de ta grande vieillesse on dirait aujourd'hui **(2)**. À soixante-quinze, à quatre-vingts et sur les deux dernières, non datées, les plus récentes, si on peut dire, à quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans. Pas davantage. Tu es morte à quatre-vingt-sept ans. Sur toutes tu as les cheveux blancs, peignés avec une raie sur le côté droit de la tête et qui recouvrent tes oreilles **(3)**. Prenons-les dans l'ordre chronologique. D'images de toi antérieures, il n'y a pas. Ni matérielles ni immatérielles **(4)**. Une photo d'identité, parce qu'en 1967 contrairement à ce qui était le cas en 1941 comme l'attestent les papiers tamponnés que j'ai sous les yeux, le vice-consulat d'Espagne demandait une photo **(5)**. Même rensei-

gnements, même noms, prénoms, parents, absence de profession, adresse, mais sur le papier de 1967, ton visage dans le coin droit. Les deux agrafes ont rouillé. Tu portes un manteau sombre, noir probablement, de photo en couleur de toi je n'ai pas, de toi de qui je n'ai que ces cinq photos, cinq photos en noir et blanc prises à l'occasion de trois journées de ta vie, trois journées de ta vieillesse. Tu portes un manteau noir on dira, je sais qu'il est noir, fermé jusqu'au menton, tu as noué un foulard autour du cou, est-il en soie, t'a-t-on un jour offert un foulard en soie, tu as mis ton plus bel habit, un manteau, un foulard, celui des grandes occasions, le seul peut-être, et fait tenir une mèche de cheveux par une barrette, les cheveux sont bien peignés (6), la raie bien tracée, les lèvres serrées, portes-tu un dentier (7), ou ne fais-tu qu'avec quelques dents, tes sourcils sont broussailleux, blancs, peut-être quelques-uns de gris te reste-t-il, tes yeux me semblent clairs, vifs surtout, petite chose ramassée, noire je le sais malgré tes cheveux blancs, tes sourcils blancs, ton foulard clair, tes yeux étrangement clairs, mais dans le regard, droit, nulle agressivité, nulle passivité, ni arrogance -comment aurais-tu pu- ni humilité, une présence, une force, une lutte. Il faut de grandes occasions pour que l'on te prenne en photo. Ou un impératif administratif. Les deux photos suivantes ont été prises par un photographe professionnel. Elles sont encadrées d'un liseré blanc, légèrement

cranté. Au dos, le tampon du photographe, *Les Images vivantes*, une adresse, et numéro de téléphone à six chiffres et, en encadré, cette information *service photo extérieur*. Une des deux photos, la deuxième dirons-nous, confirme l'indication notée au crayon de couleur bleu au recto (L10, quand au dos de l'autre on lit L6), a été déchirée, manque donc le tiers inférieur de la photo, des pieds et des marches, rien d'essentiel donc (8). Sur la première, l'intérieur d'une église, au premier plan trois jeunes filles vêtues et gantées de blanc, portant un bandeau blanc dans les cheveux, elles sont agenouillées (9). A droite, assises côte à côte les femmes plus âgées, chapeautées, leurs vêtements sont plus foncés, probablement colorés, elles regardent l'objectif. Plus à droite, sur le même banc, un visage, les vêtements noirs se confondent avec l'obscurité du lieu. Tu es là. Discrète. A ta droite celle qui n'a pas voulu de toi, fidèle au préjugé de ses parents. Dans le tombeau aussi elle refusera de te faire une place. Elle te tourne le dos (10). Mais tu es là. Au premier rang. Comment supportes-tu cela? Ressens-tu de la fierté, de l'indifférence, es-tu gênée? Je ne vois pas ton regard. Tes cheveux sont en partie recouverts par une mantille en dentelle noire. Au mariage de ta fille, tu n'as pas eu le droit de t'asseoir au premier rang, ni même au second. Debout au fond de l'église tu as dû rester. Mais elle était mariée, tu pouvais respirer. La photo suivante, celle déchirée, a

été prise à la sortie de la messe. On voit quinze personnes. Gants, chapeaux, cravates et noeuds papillon sont de sortie. Tous regardent l'objectif. Tous sauf toi. Tu tiens le bras de ta fille d'un côté, t'appuies sur ta canne de l'autre. L'oeil affolé. Il y a quelque chose de fou dans ton regard. L'image d'une sorcière. Si petite, alors que ta fille qui te dépasse d'au moins deux têtes aujourd'hui semblerait bien petite, elle a sans doute mis des talons, mais toi combien mesures-tu? Une sorcière. Une gitane. Gitane, sans doute l'es-tu un peu. Beaucoup même. Ton nom le dit, ta peau aussi, ta matité **(11)**. Restent deux photos. Prises le même jour. Chez toi. Chez ta fille. Chez ta fille où tu avais enfin eu ta place. Ses enfants sont mariés. Il doit exister d'autres photos. Celle du mariage de la fille. Les deux précédentes sont celles du mariage du garçon. Pouvoir découvrir d'autres photos de toi. Les chercher dès que possible. Peut-être n'ai-je pas que cinq photos de toi. Celle-ci n'a pas été prise par un photographe. Le format est carré, six sur six (à vérifier), bordé d'un liseré blanc non cranté. Tu ne regardes pas l'objectif. Tu regardes la fillette, tu lui parles, tu lui parles dans cette langue tienne, étrangère, qu'elle ne parle pas, qu'elle comprend, un sabir qu'on parle ici. Tu es assise sur une chaise dans ce qui tient lieu de couloir et de cuisine et de salle d'eau, ni salle de bain ni WC ici, mais un sol pavé, de l'électricité, du chauffage, quand il n'y a rien de

tel chez toi, dans ce chez toi inespéré, cette adresse inscrite sur les papiers du vice-consulat, ces papiers que tu ne sais pas lire. Debout derrière toi, les mains sur les hanches, cette position dont j'ai hérité par atavisme, ta fille. Forte. Toi, yeux cernés, enfoncés, regard sombre, visage anguleux, émacié, portant un polo à manches longues, noir, une broche épinglée dessus, sous le cou, un tablier à fleur recouvre tes jambes. La fillette te tient les mains, tes mains noires dans ses mains blanches, à quoi joue-t-elle, que lui dis-tu, vous avez oublié celui ou celle qui se tient devant vous, dans cet appartement exigu, la fillette regarde tes mains, tu regardes l'enfant, lui parles, la regardes. Présence de ton regard. La voix, le regard, les mots forment un lien. De la voix, des mots, du regard, tu la tiens, l'enlances. Des deux mains elle te tient, te tient les mains. Et vous formez comme une île, tandis que, par dessus vous deux, se regardent ta fille, droite au fond, mains sur les hanches, et sa fille, droite, appareil photo en main. La dernière photo est en carton, ta silhouette a été découpée, il n'y a que toi, habillée comme sur la photo précédente, mais le visage, trois fois plus grand. Tu es assise sur la même chaise, tu regardes l'objectif, tu as les mains croisées, on aperçoit une alliance à ta main gauche. C'est cela qu'elle voulait la fillette, que tu croises les mains, que tu prennes la pause, que tu sois prête pour la photo, c'était celle-là qui comptait, la photo suivante, pas celle des pré-

paratifs, volée par celle qui tient l'appareil et qui appuie sur le bouton à votre insu.

(texte de la proposition 20, l'abuelita **(12)**)

(1) Cinq ici, cinq connues, cinq sauvées. Comme ces papiers, ces pièces d'identité périmées conservées, enfermées dans des pochettes, classées.

(2) Non, on ne dirait pas grande vieillesse, celle-ci commence plutôt à quatre-vingt-dix ans. Pas par l'âge, non, par la blancheur des cheveux, par le corps rapetissé, tassé, par le deuil porté, par le tablier, par l'absence de maquillage, par ce qui a cessé, quasi disparu dans ces années soixante, soixante-dix, pour les générations suivantes, l'analphabétisme. Peut-être que cette affirmation, il faudra encore la corriger dans une note future. Sur quel fondement affirmer que l'analphabétisme a cessé dans les années soixante, soixante-dix? Et aujourd'hui encore, n'est-il pas présent?

(3) Celle qui pour moi aura toujours déjà eu les cheveux blancs. Et pourtant brune tu devais être dans ta jeunesse. Brune comme ta fille, ton petit-

fils, ta petite-fille, brune comme les Espagnols, brune comme le laisse deviner ta peau. Peau de *caraque*.

(4) D'images rémanentes il n'y a pas, sinon celles construites par des récits entendus. Ainsi toi attachant les jouets, hochet ou sucettes, qu'enfant je jetais depuis ma chaise haute, pour t'éviter, mais l'aurais-tu pu, de te baisser pour les ramasser, n'ayant plus qu'à tirer la ficelle, comme tu devais enfant, et adulte encore, ramener le seau depuis le fond du puits. De *For-Da* tu n'avais pas entendu parler, mais te débrouiller, te défendre, tu avais appris.

(5) Comprendre avec ces papiers que tu avais gardé la nationalité espagnole. *Casada* en 1941, mariée donc, depuis un an. Mariée huit ans après ta fille. Mariée à cinquante-trois ans. Mariée en 1940. Se mettre sous la protection d'un homme en temps de guerre. Officiellement, cette fois-ci. En 1914, fille-mère, étrangère, jetée, abandonnée par l'amoureux reparti bien vite, ayant tourné les talons, pris la fuite, rappelé par sa mère au pays, telle est du moins la version conservée- tu t'es mise sous la protection d'un homme, protection honteuse, protection nécessaire, protection qui jette sur toi l'opprobre, qui fait

pleuvoir sur toi insultes et crachats, protection qui remplit le ventre affamé de l'enfant, qui donne un toit, protection qu'on taira durant soixante-dix ans, que tu tairas, que ta fille taira, jusqu'à ce que, à son tour dans la grande vieillesse, quand tombent les craintes, quand tout cela est si loin, quand les témoins, les hurleurs, les montreurs du doigt n'ont plus de voix, plus de dents, plus de doigt, quand tout cela est si loin, que ce qui était secret, ce qui était tabou, ce qui ne pouvait passer le seuil des lèvres, vient dans la conversation, simplement, naturellement, sans trompette ni effets, un nom, jamais prononcé dans cette pièce, dans ce monde nouveau, ce nom si lointain, ce nom d'un autre temps, d'une autre vie. Ce nom, cette histoire que recueille un micro caché sous une écharpe, ce nom, cette histoire retranscrits sur des feuillets rangés avec photos et papiers dans une pochette.

(6) Pas d'indéfrisable, pas de teinture. Un peigne et une barrette.

(7) Le dentier associé à la vieillesse. Celui de ta fille sur le rebord du lavabo. Dernière génération de dentier. Le dentier, marqueur temporel. Marqueur social aussi. Les sans-dents existent toujours. Les parias.

Paria tu étais. Paria par ta langue. Paria par ta fille sans père. Paria par ta peau. Paria.

(8) Deux autres photos de la même série (même format, même liseré, même brillance, même système de numérotation au crayon bleu, même tampon, même adresse) me permettent d'identifier l'événement. Le mariage de ton petit-fils. Tu le vois rarement, ne l'aimes guère paraît-il. Parce qu'il ressemblerait à celui qui t'a abandonnée, le lâche, le salaud. Parce que c'est un homme peut-être. Tu as eu une fille, fille unique. Famille à deux. La petite-fille, tu accepteras. Une association de femmes, celles qui doivent apprendre à se protéger, à se défendre. Ton expérience comme enseignement. Fille-mère, le plus grand des malheurs, la mise au ban de la société. Ta fille n'attendra pas d'être majeure pour se marier, ta petite-fille non plus. Tu avais attendu, tu avais cru. Une femme perdue aux yeux de tous. Sur l'une de ses photos, les mariés, robe blanche, bouquet, voile, dentelle, aréopage de fillettes d'honneur, mariées en miniature, du blanc, du blanc, du blanc, et six personnages en noir avec touche blanche, le marié et le garçon d'honneur, clone de six ans du marié, et au fond les parents des mariés, ceux de la mariée derrière elle, du marié derrière lui, tout est en place, bien rangé, bien au centre du cadre, de la photo, photo de mariage où

n'a rien à faire la paria, celle qui rappelle les origines, celle qu'on cache, à qui on évite de penser, celle qu'on a toute la vie escamotée, au fond de l'église le jour du mariage de sa fille, hors du cadre le jour du mariage du petit-fils, le petit-fils qui ressemble au grand-père, le petit-fils au teint mat, aux yeux sombres, aux cheveux bruns, celui dont tout dit les origines, celui qui cherchera toujours à s'en défaire, reproduisant sans le savoir le machisme de ses origines.

(9) Je reconnais la première, ma mère, quant aux deux autres, elles sont sans nom ni prénom pour moi, sans histoire.

(10) Racisme ordinaire, qui se transmet. On avait accepté la fille, il fallait bien, tel était le choix du fils, mais pas la mère. La fille aurait leur nom, un nom français. Mais la vieille espagnole ne mettrait jamais les pieds chez eux. Une fille sans passé on prenait. Message compris, Françoise, la fille, devenue belle-fille, saurait faire oublier son passé, ce passé qu'elle voulait oublier. Mais sa mère jamais elle ne la renierait, jamais elle ne l'abandonnerait. En cachette elle irait la voir, en cachette elle lui présenterait sa fille, et quand les beaux-parents seraient morts, les enfants devenus adultes partis de l'appar-

tement exigü, elle ferait venir sa mère, la soignerait, la veillerait jusqu'à sa mort. Le mari accepterait, la belle-soeur se tairait, mais l'allonger dans le même tombeau que leurs parents, la belle-soeur refuserait, refuserait celle qu'on a placée à côté d'elle sur le banc ce jour-là, à qui elle tourne le dos, celle dont elle prétend ignorer la présence, l'existence, sauf quand il s'agit de médire, de la traiter de voleuse, de prétendre qu'elle a fait de la prison, quand il s'agit de lui refuser une sépulture, de refuser une place dans le tombeau familial à celle qui serait toujours une étrangère, une paria. C'est un étranger, un espagnol, qui lui fera place, une place dans le tombeau tout neuf qu'il avait bâti de ses mains, un homme dur, un homme craint, un étranger, mais parce qu'un homme, parce qu'un homme élevé par des femmes, parce que le seul homme depuis la mort du père, parce qu'orphelin à huit ans, parce qu'ayant dû quitter le pays, la langue, parce qu'ayant subi le racisme, celui de ses beaux-parent, des français, des locaux, il avait ouvert grand le tombeau, sans barguigner, il avait dit oui, oui à sa belle-fille, oui je la prends l'abuelita, non elle ne couchera pas dans la terre, non elle ne sera pas enterrée comme un chien, je la prends moi, alors lui grand seigneur, alors lui le bourru, alors lui qu'on craignait, il a fait ça, il a offert une place, une place pour l'éternité, parce que ne compte pas changer d'avis, ce n'est pas un locataire que tu prends, non il n'a pas renâclé, il n'a

même pas hésité, il a dit oui, oui je la prends, oui je la prends, elle aura un toit, elle aura où reposer, elle aura une place sur cette terre, dans ce pays, dans cette ville.

(11) Ton nom j'apprendrais à le prononcer, j'apprendrais à le prononcer longtemps après ta mort, à le prononcer tel que tu devais le prononcer, pas francisé comme je l'avais toujours entendu.

(12) Pour la fillette qui range tes mains, qui les croise comme ta fille les croisera dans ton cercueil, dans le cercueil qui sera accueilli dans une tombe, un cercueil en chêne, parce qu'« elle n'est pas partie comme une indigente ma mère, elle n'est pas partie comme une indigente » répète la voix sur la bande magnétique, la voix enregistrée subrepticement par un micro dissimulé sous un foulard, et puis encore « elle a eu un bel *entarro* ma mère ». *Un entarro*. Et la voix restitue le sabir, et la répétition dit l'angoisse, l'angoisse de ceux qui n'ont pas d'argent, l'angoisse de ceux qui n'ont jamais été propriétaires d'une maison, ni même d'un appartement, ni même d'une voiture, pas même d'un coin de cimetière, les indigents. Pour la fillette qui range tes mains, qui tient tes mains pour bien les ranger, pour te faire belle pour la photo, l'abuelita n'existe pas. Pas plus

qu'elle ne sait prononcer ton nom elle ne sait t'appeler mamie en espagnol. Ici on ne parle ni français, ni espagnol, ni catalan, ni occitan, mais un sabir. La langue invente, la langue invente un monde, elle t'invente un nom, agualica elle te nomme. Devenue personnage de papier, ton double de papier aura son propre nom, abuelita.

Manger

Une femme porte son corps devant elle

Je suis pas bien grande et un peu tordue mais comme vous me voyez j'ai pas baissé les bras. J'ai foncé. Fallait bien. Quand on veut te chasser, quand on te laisse tomber, quand ton père décampe, veut pas te voir, pas te connaître, pas t'aider, faut bien te débrouiller. Elle n'était pas bien grande ma mère, elle était bien naïve. Ça n'a pas duré. La réalité plein la gueule, plein les yeux, plein les dents, elle a pris. Elle les a serrées les dents, elle l'a fermée sa gueule. Elle les a séchés ses yeux. Pas le temps de pleurer. C'est moi qui pleurais. C'est moi qu'il fallait faire manger. Suis pas bien grande, l'étais encore moins à cette époque, mais je l'ouvrais ma bouche, j'en réclamais du lait. Manger, il voulait ce corps. Je l'ai sucé le sien, je l'ai tyrannisé, je savais pas, je voulais vivre, quoi. J'avais rien choisi. Mais je réclamais. Mon corps réclamait. C'est à elle que je réclamais. Pleurer, manger, dormir. Pleurer, manger, dormir. Pleurer tant que pas mangé. C'est que chaque jour il fallait le nourrir ce corps. Et pas qu'un peu. Et pas qu'un an ou deux. Elle s'est dé-

brouillée, elle s'est défendue. Pas de moi, non. Des autres. De la guerre. Des regards, des quolibets. On dira quolibets. Des saloperies, quoi. Des saloperies, elle en a entendues. Elle a détourné la tête, elle a bataillé, travaillé, et puis accepté d'être aidée, entretenue ils disaient. Ils auraient préféré qu'on crève? Il y avait ce corps, il y avait mon corps, tout petit mais qui réclamait, qui exigeait. Faut le nourrir le corps. Plus tard on a pu se moquer de moi, mais je savais bien moi que manger c'est premier. Il faut le bourrer ce corps. Pour l'empêcher de réclamer. Je te les ai fait bourrer les miens. Tous les enfants avec moi pendant la guerre. À la campagne. Là où il ya des victuailles. De la mangeaille. Les oreilles, les yeux, tu peux les fermer, les coulevres tu peux en avaler, mais manger tu peux pas t'en passer. Faut le lester ce corps. Faut s'accrocher. Tenir au sol. C'est par la bouche que tu vis. Que tu manges. Que tu parles. Que tu chantes. Mes doigts déformés, ma peau burinée, mon dos vouté, ça compte pas. Si tu peux ouvrir ta bouche.

Françoise

Elle a trente ans. Dans les toilettes du train, elle libère le bec des oies cachées dans son panier, le temps de les faire boire. Puis elle retourne s'asseoir à sa place en priant pour ne pas croiser un soldat

allemand. Elle a dix ans et des gamines de l'école tirent la langue à son passage, l'une lui jette un gravier dans le dos. Bâtarde, elle entend. Elle a vingt-et-un an, et elle avance au bras de Joseph dans l'église. A sa future belle-mère qui lui fait remarquer ses chaussures bleues usagées, *les nouvelles me faisaient mal au pied*, répond-elle. Au fond de l'église, une petite chose vêtue de noir. Sa mère. Elle a soixante ans et ne s'en laisse pas conter. Elle a cinquante ans et les accueille tous à table. Les gamelles sont fournies. Elle a un mois et son père franchit à nouveau la frontière, dans l'autre sens, sans elle. Il lui a donné la vie, un nom. C'est bien assez, a-t-il pensé. Dans la pochette verte, le cahier recouvert de gris, et ses nom et prénom rédigés à la main en dessous du titre pré-imprimé cahier de condoléances. Elle a quarante-deux ans, chapeauté et gantée, elle sourit au photographe sur le perron de l'église. Sa fille est mariée. Elle a trente-huit ans et descend en courant les trois étages d'escalier. Vous avez une lettre, a crié depuis la rue le facteur. Sur l'enveloppe, une timbre algérien et l'écriture de son fils. Entre ses mains, passent photographies, lettres, cartes d'identité, photos d'identité en noir et blanc. Elle retourne les photos, cherche un tampon du photographe, trouve une date parfois. Elle a cinquante ans, soixante ans, soixante-dix ans, quatre-vingt ans, elle est sur son minuscule balcon à guetter leur arrivée. Je vous jette la clef, crie-t-elle dès

qu'elle les aperçoit. Elle a quatre-vingt-dix ans et n'est jamais entrée dans un musée. Pour quoi y faire? Sur l'écran de l'ordinateur, défilent des pages écrites au cours des vingt dernières années. Quarante-vingt-dix pages, a-t-elle promis. Elle se demande si les brouillons comptent. Elle a quatre-vingt-cinq ans, est veuve, n'est plus autorisée à cuisiner pour dix ou douze. Elle offre café et biscuits, raconte. Elle ignore la présence du micro caché, elle ignore que ses mots sont enregistrés, sa voix, ses silences.

Voix et cassette

Appuyer sur le bouton du Dictaphone, elle est là, sans annonce, sans préavis, là dans la pièce, elle qui n'est plus. Là, présente. Ici, avec moi. Elle ignorait la présence du micro, nous deux en face d'elle, autour de la table devenue trop grande. La voix forte, loin du micro pourtant, sûr qu'on l'entend de l'appartement voisin. Dans les escales je te le balance. Jamais je ne l'ai entendu dire les escaliers. La langue truffée de mots venus de nulle part. Vérifier toutefois si dans une langue, un patois, ils existent ces escales, ces escales dans lesquels à jamais il dégringole celui dont elle ne veut pas entendre parler. Pas comme une indigente elle est partie. Première fois que je lui entends prononcer ce mot. Elle aime

les mots, les beaux mots, médisance, indigence. Mots savants pour elle, mots bourgeois. Ma mère, elle. Cette répétition, ce redoublement du sujet. J'écoute le rythme de la phrase. Coupez. On sort de table. Elle veut toujours nous faire manger. Coupez. Il a beau décliner poliment, elle y revient. Un petit beurre. Coupez. Ma voix insupportable. Pas possible que je parle comme ça, cette voix aiguë, haut perchée, ridicule. Coupez. La sienne pas aiguë, pas grave, charnue, comme on dirait d'un vin. Coupez. Il y avait un vieux, elle dit, elle dit ça comme ça, comme si c'était naturel, une évidence. Un vieux? Sans ce micro caché aurais-je insisté? Aurait-elle raconté? Aurait-il surgi du passé ce vieux, cet absent, cet escamoté de l'histoire? Coupez. Un scoop, il dit naïvement, quand je fais comme si de rien n'était. Ne pas l'effrayer, la laisser raconter. Pas du tout effrayée. Parce que n'a plus peur, elle parle. Cosinus. Ce nom que ces lèvres n'ont pas prononcé depuis soixante ans. Le prononçait-elle en silence, y pensait-elle parfois ou est-ce une seule occurrence et nous présents, et le micro justement là, micro opportun, et nous qui prenons du temps, écoutons. Coupez. Rembobiner la cassette, ne pas abuser de touche review de peur d'abîmer la bande. Imaginer sa voix qui ralentit, se déforme. Où est-elle sa voix sur cette bande vaguement marron? Nulle trace, nulle marque. Cosinus. Coupez. Quand on n'a plus rien à offrir à manger, on offre des histoires. J'é-

coute bouche bée. Une histoire à la becquée. Il fallait bien qu'elle mange ma mère. Coupez. Toutes ces paroles qui disparaissent pour n'avoir pas été dites, et celles dites mais oubliées parce que pas notées, pas enregistrées. Coupez. Un verre de citronnade? Elle a abandonné la menthe, dix ans de menthe, menthe jusque'à l'écoeurement. C'est un scoop, je répète de cette voix insupportable. Coupez. Dans le portefeuille, sur un bout de papier, des noms, dates, numéros de sépulture. Coupez. Sa voix à lui n'a pas changé. La même à vingt ans d'existence, la même que réelle. Il n'y a que la nôtre que l'on ne peut entendre. Coupez. Un bel entarro elle a eu. Coupez. Et j'écoute en boucle la cassette, et je ressasse les mêmes phrases, les mêmes mots. Et je l'entends mélanger librement, légèrement, sans s'encombrer de règles, de conventions ou de convenances, français, espagnol, occitan, catalan, et quoi d'autre encore. Coupez. Ils étaient bon les haricots? Après la menthe, les haricots, verts les haricots, de semaine en semaine, des haricots. Offrir à manger. Coupez. Et el gato? Jamais elle ne dit le chat, jamais elle ne dit le chien, le chat est espagnol, le chien occitan dans sa bouche. Coupez. Suis gênée de ce micro dissimulé, du subterfuge, mais rassurée de savoir que j'aurais son accord si elle savait. Poursuivre les questions, laisser parler. Jojo il savait, bien sûr. Et voilà qu'il est question des cousins d'Olonzac. Des noms de l'enfance, des noms qu'on

ne prononce plus, qui ne sont plus d'actualité. Avec évidence, elle les prononce. Les cousins d'Olonzac. Coupez. Appuyez sur le bouton. Le mécanisme ouvre le boîtier, bascule en avant la cassette. La protéger la cassette qui contient sa voix, ce jour-là, nous trois, autour de cette table devenue trop grande.

Un rouge

Dix-huit ans qu'elle a quitté son appartement dans la vieille ville, les ruelles pavées, la proximité de la cathédrale gothique, le petit plan et l'ombre des platanes, les arènes romaines, les porches obscurs, pour ce quartier plus récent, ce quartier familial pourtant, à deux rues de celle de son enfance. Ville où elle est née, ville où elle mourra probablement. Une sous-préfecture. Quatre-vingt mille habitants maintenant. Une ville rouge, comme le midi, comme son mari, comme le neveu, comme tous ici. Un rouge, elle dit à propos du mari. Pas communiste, pas de gauche, non, un rouge. Des rues plus larges, des rues asphaltées, des garages, d'anciennes remises à haut portail pour laisser entrer les carrioles, les chevaux, et encore, en bas de chez elle, le fer pour racler les semelles boueuses avant d'entrer. Des rues qu'elle parcourt à pied. A pied elle va à la messe le samedi

soir, le grainetier, l'avenue, la rue de l'école, le portail grand ouvert, et dans la travée de gauche la belle-mère déjà installée, béret en velours noir sur la tête, légèrement incliné, recueillie, manteau noir, col en astrakan, souliers vernis, élégante, que ça en est gênant, elle a beau faire, elle a beau porter le manteau offert par sa fille du temps où celle-ci était enceinte, elle ne peut rivaliser avec la belle-mère, elle lui a gardé une place, n'aime pas qu'elle lui parle, la trouve trop vulgaire c'est sûr, les petites sont devant, au premier rang, la porte du Ranch s'entrouvre, les gamins du patronage entrent, s'assoient dans la nef, la femme rousse est déjà là, avec son mari toujours très chic, au retour, il faudra faire vite, la nuit tombe tôt, et demain, elle ira chez les cousins, sur la colline, elle n'est pas loin la colline, mais trop loin pour ses jambes, c'est en voiture qu'on l'y conduit, elle voit défiler les plaques des rues, rue de la treille, rue du pressoir, et c'est rue de la vigne qu'on la laisse, au 20 rue de la vigne, on aurait voulu le faire exprès on n'aurait pas fait mieux, cela dit, ils préfèrent le pastis au vin les cousins, on la laissera après le repas et on l'installera au verger, au verger ils disent, ça fait chic le verger, c'est le jardin de la grande maison, celle des voisins dont ils ont hérité à la mort de la vieille, en viager ils l'avaient la maison, la maison d'en face, la belle maison, celle avec un verger, le verger où on les installe les deux belle soeurs, bien à l'ombre des

arbres, elles qui n'ont jamais eu de jardin. La belle-sœur habitait la vieille ville, près du fleuve, ruelles sombres, en lacs, dédale de ruelles, une maison de deux étages avec une pièce par étage, une fenêtre par étage, personne n'avait de jardin, personne n'avait de voiture, enfin personne qu'elles connaissaient, personne qu'elles fréquentaient, et les voilà toutes les deux, bien installées sur leur fauteuil en toile, à l'ombre des pêchers, dans le verger. Qui l'aurait cru?

En voiture

Elle est assise à l'avant de la voiture, une 504 blanche. À la place du mort. Rue étroite, hauts murs aveugles sur la droite.

Voix off : on serait un dimanche probablement, après le repas dominical, le repas traditionnel, on l'aurait aidé à débarrasser la table, elle irait rejoindre sa belle-soeur.

La voiture dépasse une église moderne, qui tient plus lieu de la villa de lotissement que du monument historique. Église moderne dans une ville médiévale. On est dans la partie neuve de la ville. L'avenue est large, on y circule en voiture.

Voix off : Elle penserait peut-être aux paroles de l'homélie entendue la veille au soir. Les écoutait-elle attentivement les homélies? Elle parlerait au conducteur. Elle lui parlerait du repas, elle lui parlerait parce qu'elle aime parler, elle lui parlerait parce qu'elle craindrait peut-être aussi le silence, le silence entre eux. Elle parlerait. Elle parlerait tandis qu'il la conduirait, tandis qu'il la conduirait au verger.

Un carrefour, un feu tricolore, à droite un bar de quartier, à gauche un étal de légumes, une coiffeuse, un marchand de fleurs. La voiture est arrêtée au feu rouge. Elle parle.

Voix off : Elle verrait ce coin de quartier peu familier, ce coin de quartier éloigné pour ses jambes, pour ses pieds, pour ses oeils-de-perdrix, ce coin de quartier où elle habite mais où elle ne vient pas. Elle regarderait les légumes avec intérêt, essaierait de lire les prix, de les comparer avec ceux des halles. Ce serait comme si elle voyageait, comme si elle voyageait dans cette ville où elle est née, cette ville qu'elle n'a jamais arpentée qu'à pied, sauf quand on veut bien la trimballer comme elle dit, la trimballer en voiture.

La voiture attaquerait la côte, la rue de la renardière. Un stade en contrebas, des bâtiments scolaires, re-

connaissables, et un cimetière indiqué par un panneau.

Voix off : Enfoncée sur le siège, elle ne verrait que le ciel, le ciel depuis le fond de son siège, les pieds touchant à peine le sol, le ciel immense depuis le pare-brise, le ciel dégagé, le ciel qu'elle ne voit pas depuis son balcon, sa ruelle aux murs hauts, étroits, sombres, le ciel dégagé d'un dimanche après-midi.

La voiture ralentit au 20 rue de la vigne, il sort de la voiture, ouvre la portière du côté passager, lui tend la main pour l'aider à s'extirper de son siège, de la voiture.

Voix off : Un palan, elle dirait. Un palan, il me faudrait, elle dirait. Et puis encore, fait pas bon devenir vieux, elle dirait. Et elle prendrait la main tendue et elle se laisserait hisser, lever, délivrer de ce siège dans lequel elle était enfoncée, ce siège de voiture, elle qui ne sait que marcher sur ses pieds.

Avenue Albert 1er

Avenue Albert 1er, on la prend en voiture, rue qui n'a de l'avenue que le nom, rue à sens unique,

chaussée défoncée, la pharmacie à l'angle, à l'entrée de la rue, il faut que ce soit une pharmacie pour qu'encore ouverte, encore fréquentée, pour combien de temps, sans parking, sans aucune des commodités pour se garer, qui pour la tenir, qui pour la conserver, qui pour y aller sinon les pauvres gens qui se déplacent à pied, habitent le quartier, la plus proche est éloignée, d'où l'intérêt que le nombre soit contingenté, ignorer les règles des officines, mais croire que leur installation relève de certaines règles, il faudrait vérifier, savoir déjà qu'on ne vérifiera pas, pour quoi faire, nul projet d'acheter une officine, nul moyen, nul intérêt, mais apprécier toutefois la permanence de cette pharmacie dans ce quartier populaire, à l'entrée de cette rue à la chaussée défoncée, aux maisons aux murs lépreux, le caviste à côté de la pharmacie est fermé depuis longtemps, a mis la clef sous la porte, difficulté pour se garer ici, le, problème du parking devenu crucial maintenant que la voiture est omniprésente, incontournable, omniprésente dans les villes et bourgades de province, cette voiture qui a fédéré des hommes et des femmes peu habitués pour certains à manifester, à se retrouver sur des ronds-points, autour d'un brasero, un gilet jaune sur le dos, un gilet jaune comme signe de ralliement, de contestation, plus de caviste donc, plus de boulanger non plus, des immeubles de deux ou trois étages, des trottoirs étroits, des trottoirs défoncés, un visage dessiné sur un mur

rappelle le salon de coiffure qui s'est installé un temps ici, longtemps qu'il est fermé, a fait *quinquennale* comme on dit ici, comme ont fait la quasi totalité des commerces qu'on y trouvait dans cette rue comme dans les rues alentour et jusqu'au centre ville, centre-ville déserté, exsangue, aspiré par le centre commercial construit en périphérie, un garage toutefois, deux vieux maghrébins discutent à l'entrée, un garage de quartier, pour combien de temps encore ouvert, plus loin la devanture d'un fleuriste, les traces d'un fleuriste, et plus loin d'un restaurant, du fleuriste, du restaurant restent des devantures, au centre-ville des peintures en trompe-l'œil sont venues masquer les boutiques fermées, abandonnées, et les trompe-l'œil se multiplient, mais nul trompe-l'œil avenue Albert 1er, pas plus que de drapeaux ou autres vélums accrochés au-dessus de la rue, pour éviter le soleil à qui dans cette rue, cette rue qu'on appelle avenue, cette rue qu'on ne prend plus qu'en voiture, cette rue où on ne connaît plus personne, personne derrière ces volets, dans ces cuisines, personne chez qui sonner, des façades lépreuses, une chaussée défoncée, et des souvenirs qui demeurent, des souvenirs qui poussent à passer par là plutôt que par un autre axe, à constater sa déshérence, à sentir la matérialité du temps, sa réalité, et à pester contre une politique qui se désintéresse des quartiers populaires.

L'avenue Albert 1er, c'est un nom familier, une rue familière, qui n'a pas la prétention d'une avenue, une rue simplement, une rue que l'on prend fréquemment, quotidiennement sans doute, elle relie le lieu du travail du père et celui de la mère, l'appartement des grands parents paternels et celui des grands-parents maternels, l'école et le collège, la ville et le village, les lieux du jour et ceux de la nuit, on la prend à pied, en voiture, en mobylette, elle est centrale, et même s'il y a peu de commerces dans l'avenue Albert 1er, relativement excentrée par rapport au centre ville, parfaitement centrée par rapport au centre familial, les commerces sont partout autour, le bureau de tabac, la boucherie chevaline, la salle de danse en parquet à l'étage avec barre fixe, miroir sur toute la longueur du mur, et petit vestibule avec bancs en bois sur lesquels des fillettes en tutu rose s'assoient pour enfiler pointes et demi-pointes, et un et deux, pre-mière, secon-de, troisi-ème, quatriè-me, les bras-surveillez les bras- cin-quiè-me, sixiè-me au rythme du bâton qui frappe le parquet, la station d'essence, le magasin de vaisselle en gros, la petite boulangerie des parents de Bruno, Joelle et Philippe, tout cela n'est pas dans l'avenue Albert 1er et en fait pourtant partie, comme notre corps ne s'arrête pas aux limites de nos mains, de nos bras, de nos jambes mais comprend, comme en ombre portée, cet espace que mes mains, mes pieds, mes jambes peuvent atteindre, que mes yeux

peuvent voir, mes oreilles entendre, de même l'avenue Albert 1er ne s'arrête pas à son seul axe mais comprend tout ce à quoi elle donne accès, tout ce qu'elle nous permet d'atteindre, de retrouver, les cuisines de mes grands-mères, la cour d'école primaire, les copains du collège, dans l'avenue toutefois le garage Béziat, le marchand de vin, l'assureur, l'imprimeur, le marchand de quatre-saisons, et au fond, sur la gauche, la maison de la grand-mère de Valérie, elle s'arrête là, on hâte le pas, notre grand-mère nous attend déjà sur l'étroit balcon, *je vous jette les clefs* crie-t-elle pas plus tôt qu'on a passé le coin de la rue, ramasser rapidement la serviette incongrue sur le bitume, croiser les doigts pour qu'elle ne soit pas tombée dans l'eau du caniveau, en extraire la clef, *je vous tiens la lumière*, moins d'une demi-heure plus tard Valérie est déjà là qui s'impatiente, veut repartir au collège, pour fumer une cigarette, nous n'avons pas le droit de partir avant la demi, qu'à cela ne tienne, elle profite que nous soyons tous dans la cuisine et, hissée sur la pointe des pieds, déplace de l'index la grande aiguille. Coucou!

J'ai oublié si la gamine a osé dire à sa camarade combien son geste la choquait, quand elle l'a appris, comment pouvait-on tromper ainsi sa grand-mère, sans doute s'est-elle tu, sans doute est-ce pour cela qu'elle se souvient, quarante ans plus tard, de ce

geste sacrilège. On ne touche pas au coucou! Voilà qui est dit!

Bande-son

Seule sur le canapé, vieux casque en mousse sur les oreilles, j'appuie sur le bouton du Dictaphone, en mode écoute. Le bruit du bouton gris qui s'enfonce, de la bande magnétique qui se déroule, son ralenti au départ, la bande de la cassette s'est détendue avec les années. D'emblée, pas les mots qui m'assaillent, mais les bruits. Comme dans ces photos où l'on remarque les sabots aux pieds, la coupe de cheveux, le dos nu, et efface le point de vue photographié, le rocher de Biarritz, le portail de Cambridge. Voix qui se superposent, se multiplient, parfois se répondent. On se coupe la parole. Rire. Clameur à l'arrivée du plat. Bruit de la cuillère dans l'assiette, tape contre l'assiette pour vider le contenu de la cuillère, assiette suivante, bruit de la cuillère, on s'apostrophe. Aboiement de la chienne. Voix par-dessus les aboiements. Elle n'obtient pas la parole, fait tinter la cuillère contre le verre, verre en Pyrex. Une seconde de silence. Brouhaha. Assiettes servies. Une seconde de silence aussitôt interrompue « *un ange passe* ». Débit rapide. *Tu le connais?* Parler comme on court. Il parle par-dessus, comme on

marche par-dessus, il parle lentement, ménage ses effets. Rires. Je reconnais l'éternuement, nécessairement commenté, un éternuement comme un tremblement de terre, un éternuement expressionniste. Voix d'enfant. Imité l'oncle, s'entraîne à raconter des histoires drôles. S'ajoute la télé qu'on vient d'allumer « *à la pêche aux moules moules moules* » *Pousse-toi, ton père n'était pas vitrier*. Râlerie.

Rue saint-Cyr

Elle n'aurait su dire combien l'immeuble avait d'étages, où il commençait, où il s'arrêtait, il faisait corps avec les autres maisons, la ruelle avec les autres ruelles. Au rez-de-chaussée il y avait la boulangerie, pièce éclairée, vitrine éclairée, qui contrastait avec l'escalier sombre, tortueux, une boulangerie où l'on pouvait entrer, acheter, mais derrière, mais dessous, elle imaginait les pièces fermées au public, aux clients, aux enfants, les salles sans fenêtres où l'on entassait sacs de farine, plaques de four usagées, grasses, poisseuses, où les souris couinaient, où les chats chassaient, pissaient, et derrière encore, les caves où on laissait rouiller anciens fours, vieux vélos, outils oubliés, cassés, bidons d'essence, bidons d'huile cent fois utilisée, et des soupiraux qui conduisaient à des tunnels, où se jetaient les eaux usées, où nageaient des rats, où ne s'approchaient pas les chats, chats faméliques tenus à distance par des rats nombreux, agressifs, installés là, depuis quand

Quand elle prenait l'escalier étroit, elle imaginait derrière chaque porte, les propriétaires au premier étage, appartement plus vaste plus clair, plus haut les pièces devenaient plus sombres, plus étroites, Elle montait encore, il fallait monter encore, passer devant toutes ces portes fermées, celle des propriétaires, celle de leurs enfants et de leur gamine qui pissait du sang, elle imaginait le sang qui coulait dans la bassine, coulait dans le lavabo, coulait d'un étage à l'autre, descendait par les tuyaux, arrivait parmi les sacs de farine blanche, parmi les souris, les chats, les rats, les boyaux de l'immeuble, filait jusqu'au caniveau des ruelles dans lesquels les enfants faisaient voguer des bateaux en papier, *maman les p'tits bateau qui vont sur l'eau ont-ils des jambes?*

Elle montait dans l'escalier en colimaçon, aux murs qui se resserraient au fur et à mesure qu'elle devait se hisser sur des marches devenues plus étroites, plus hautes, et les murs se rapprochaient à se toucher, les murs des maisons voisines se rapprochaient au point qu'on pouvait d'un balcon à l'autre se lancer une cuillère, un paquet de pâtes si le voisin venait à en manquer, plus facile que de redescendre jusqu'à l'épicerie du bout de rue, rue en pente, quartier en pente jusqu'au fleuve

L'appartement le plus haut de l'immeuble, avec deux fenêtres, l'une donnant sur la rue, balcon minuscule, au garde-fou branlant, et en contre-bas des

choucroutes crêpées, laquées, lancer des bouts de papier de journal qui tombaient comme de la neige, des confettis, et puis parce qu'il fallait bien qu'il pleuve, opter pour le verre d'eau, et se tapir sous la table, sous le lit quand on entendait les coups de marteau sur la porte, se cacher sous le lit, et puis se cacher sous l'autre lit, celui de la chambre sans fenêtre, et puis se cacher sous l'autre lit, celui caché lui-même dans le meuble sous la télévision, lit invisible, lit replié, et enfant replié dans lit replié dans meuble replié tandis que dans la rue des cris, tandis que dans la rue des mises en plis, des chignons, des coiffures laquées s'écroulaient, des cheveux se fillassaient, des cris rejoignaient ceux des rats des caniveaux, tandis que l'eau retrouvait l'eau des caniveaux, eau rougie par le sang de l'enfant du second étage, de l'enfant qui pissait du sang, de l'enfant qui se répandait dans les caniveaux, dans les ruelles et jusqu'au fleuve en contre-bas, et jusqu'à la mer

Mais l'immeuble continuait, l'appartement continuait, puisque plus haut il fallait monter, plus haut pour pisser, plus haut pour jouer, plus haut pour laver le linge, plus haut pour donner à manger aux lapins, plus haut pour aller caresser le chien Bambino, monter sur la terrasse, des WC à la turque dans une baraque qui fermait avec un simple crochet, d'où il fallait bondir pour éviter de se tremper les pieds, les jambes, quand on tirait le cordon de la chasse, tirer le cordon, déjà un pied dehors et bon-

dir, ne pas glisser , ne pas se laisser aspirer par le tourbillon d'eau, redescendre dans les boyaux, retrouver rats, sang et bateau en papier, *mais oui mon gros bêta, s'ils n'en avaient pas ils ne marcheraient pas*

Le cuvier en béton pour laver le linge et, tout autour de la terrasse, les clapiers, les lapins, les lapines pleines, et derrière les clapiers, les remises pour le charbon et derrière, les remises pour le bois, et derrière, les greniers où l'on ne pouvait avancer que plié en deux

Et en contre-bas, la ruelle, les femmes sortant de chez le coiffeur, le son de leurs escarpins le long des caniveaux, et dessous les vestiges des arènes romaines, les tombes mérovingiennes, les ossements de ceux que n'ont pas dévorés les lions, la tête de celui qui l'a portée à travers la rue, marche du saint, marche dans la rue, rue des têtes, tête portée dans les mains, les tunnels qui conduisent au cirque de pierres, les tunnels qui conduisent au fleuve, les tunnels qui courent sous les ruelles, ruelles sur lesquelles court l'eau rouge des caniveaux

Et la fillette depuis la terrasse regarde la ruelle en contre-bas, *maman les petits bateaux*

Corps sans toi

Dormir à l'hôtel, cela t'arrivait rarement. Partir ensemble, loin, encore plus rarement. On te confiait la gamine. Plus courant ça. Très courant. L'hôtel donc. Une chambre. Tantôt un seul lit, grand, tantôt deux, petits. Selon ce qui reste. Le train, les déambulations, la marche et autre procession, le repas que tu n'as pas à préparer, le repas servi. Repue, tu dors déjà. J'ai vu la combinaison rose, la gaine, les bas tenus par les accroches en fer, le dessous de toi, la chair. Tu dors déjà. Ni livre ni carnet. Fermer les yeux, dormir. Tu t'absentes. Seule dans cette ville étrangère, seule dans cet hôtel. Seule avec cette étrangère. Seule avec toi telle que je ne veux pas te voir. Seule avec toi sans toi. Le ronflement d'abord. Le palais visible. Le corps qui vibre. La suspension de la respiration. L'attente angoissante. Soulagement de l'entendre à nouveau. Dégoût aussi. Dégoût de mon dégoût. Toi inaccessible - te réveiller je n'y songe pas. Je sais ta fatigue. Toi étrangère. Toi devenue chose, corps, corps que je peux regarder par-devers toi, observer, mater, regarder crument, détailler, le nez proéminent, la peau épaisse, le grain de beauté boursoufflé. Je ne veux pas voir cela. Comme une maison visitée en l'absence de son propriétaire. Je veux venir chez toi, que tu m'ouvres la porte, m'embrasses. Je ne veux pas d'appartement vide, dont les défauts, la misère me sauteraient au visage. Je n'ose te réveiller, je ne peux m'endormir. Où es-tu passée? Toi qui veilles habituellement sur

mon sommeil, si tu savais qui m'empêche de dormir, si tu voyais la vieille femme qui m'effraie, sûr que tu la ferais déguerpir, sans ambages tu t'y prendrais, pas l'habitude de te formaliser, ouste la vieille, ouste, on ne fait pas peur à ma petite, mais tu ne sauras pas, je ne te dirai pas. J'ai vu ce que tu caches, j'ai vu ce que tes baisers, tes mots, ta parole haute, tes gestes vifs, dissimulent le jour, j'ai vu le corps sur lequel achoppe la volonté, le corps qui rattache à la terre, qui nous fait nous écrouler, le corps comme un animal aveugle, boyaux, pores, gaz, glotte, sudation, ce corps qui a sa vie propre, ce corps chose, ce corps sans nous, corps bruit, mouvement, odeur, tremblement, ce corps sans visage, sans voix, sans regard, ce corps sans toi.

L'odeur, marqueur social

L'odeur comme marqueur social.

Les mots pour nommer les odeurs comme marqueurs sociaux.

Le sent-bon (réservé à l'eau de Cologne-terme devenu générique, bon marché), *ça cocotte*, la mauvaise odeur, ou le parfum très fort étant associés à la cocotte, la gourgandine.

L'odeur de cuisine comme marqueur social, géographique aussi (aïoli, persillade, sèche à la rouille,

flamber l'omelette norvégienne, les volailles, arroser de vin les fraises, verser du porto sur le melon).

L'odeur d'urine dans les toilettes.

L'odeur de la poudre sur le visage, du rouge à lèvres épais sur les lèvres, de la laque Elnett

L'odeur des gerbes de fleurs avec rubans, *à mon regretté, à ma regrettée.*

Odeurs fortes, âcres.

Il faut que ça sente, il faut que la richesse se montre, se donne à sentir, être bien en chair, une belle femme, sentir bon, et l'on s'asperge copieusement, que depuis la cuisine ça sente bon, ça ouvre l'appétit.

L'odeur de l'encaustique, s'il est un marqueur social, celui des pauvres gens qui singent les bourgeois, qui soignent le peu qu'ils possèdent, qui en prennent soin, ignorant que la richesse est indifférente aux objets, avoir des biens, c'est pouvoir en être détaché. Le potlatch.

Pas d'odeur d'encaustique chez toi.

L'odeur du coquelicot, odeur de l'enfance. De toute enfance? Pas de la tienne.

Odeur du salpêtre, odeur familière.

Ne plus sentir les odeurs familières, l'odeur du salpêtre, comme ces petites perceptions devenues imperceptibles (Leibniz). Il faudrait dormir chez les richards pour prendre conscience de son absence.

L'odeur du gris et du pastis, l'odeur de Jojo, qui reste accrochée aux polos troués par la cendre de

cigarette roulée, l'odeur de la blague à tabac en cuir souple, l'odeur de la *gomina* sur ses cheveux gris. Une odeur par personne constituée par tout cela. La sienne. S'y nicher.

Je reconnaitrais ta voix. Mais ton odeur?

Les intonations de voix marqueurs d'une époque, tes roulements de r, la manière dont tu décomposais les mots, les intonations des phrases. Ton odeur, somme de celle du rouge à lèvres, de l'eau de Cologne, de la poudre, de la laque, m'apparaîtrait-elle datée, faisant partie du passé, démodée?

Odeur archaïque, comme il y a des mots archaïques : *derechef*.

Chercher la différence entre odeur et parfum

L'odeur de la tisane de verveine que tu verses d'un bol à l'autre pour que le breuvage soit moins chaud. La vapeur d'eau au dessus des bols.

L'odeur des canards que tu caches dans un panier.

Même muselées les bestioles auraient pu te faire repérer par les Allemands. À cause de leur odeur.

Odeur du poisson cru qui me retourne l'estomac.

Ne pas s'en tenir aux photos, aux images, à la voix enregistrée, convoquer les odeurs. Comment les nommer? Comment les distinguer? Un vocabulaire spécifique comme celui des oenologues pour distinguer entre les différents arômes d'un vin. Savoir nommer c'est savoir distinguer. Chercher les mots.

Quand deux mouvement contraires. L'amour attire, le parfum repousse.

Servez-moi généreusement, un bon morceau donnez-moi, au poissonnier, au boucher, au boulanger. Être généreux, signe de richesse. S'asperger généreusement d'eau de Cologne, de laque.

Anda Pépé!

Assise devant des piles de carnets, pas même des piles, des tas plutôt, un amoncellement de cassettes audio et un vieux radio-cassette poussiéreux, des chemises vertes, rouges, grises qui contiennent photos, papiers d'identité, livrets de familles, déclarations d'accident, et jusqu'au carnet de condoléances, elle se dit qu'il est temps, temps de les faire parler ces papiers, de les faire entendre ces mots, de les ordonner ces documents épars, les ordonner à la manière de ta vie, d'une vie, qui va on ne sait où quand on la vit, ne pas l'ordonner à la manière de l'historien qui cherche des relations de cause à effet, mais dans le désordre comme que tu l'as vécue, comme on la vit chacun, avançant à l'aveugle, on ne sait où, on ne sait jusqu'à quand.

Le dictaphone est sorti, sorti de l'armoire, dictaphone gris, large, large comme les premiers walkmans, rectangulaire, avec des angles qui dénotent une époque, comme le plastique, comme la couleur, comme la matité. Objet technique réduit à une seule fonction à la manière du coupe-papier. Enregistrer, conserver, restituer. Trois verbes, une seule fonction en réalité. Le dictaphone est là, sur le canapé. Le carnet est prêt, le carnet pour consigner, pour enregistrer sur la feuille les mots parlés, pour enregistrer avec l'écriture les mots prononcés. Le carnet est prêt pour retranscrire sur le papier les mots, le grain, les silences, l'accent, les tournures, ce qui se dit, ce qui se tait, ce qui se devine. Le carnet est prêt, le dictaphone est retrouvé. Il suffit d'appuyer, il suffit de noter. Il suffit d'appuyer le doigt et d'enfoncer la touche noire, d'enfoncer la touche noire pour qu'avance la bande marron, qu'avance la bande marron, bande magnétique, pour t'entendre, pour t'accueillir, pour te recevoir, pour que tu sois là. Ton visage est déjà là, celui du souvenir, celui que je peux convoquer à volonté, celui que je choisis, celui que j'ai domestiqué. Ta voix est là, ta voix silencieuse, ta voix recomposée, ta voix amoindrie par le temps. Ta voix silencieuse. Ta voix, ton visage sont là comme sont là les absents, les irréels, les immatériels, ceux des souvenirs, des images, des photos. Appuyer et que tu sois là, par intrusion, toi brute, pas recomposée par moi, toi d'avant. Et si rien ne se

passait? Et si la bande n'avait pas le pouvoir de te ressusciter? Peur de t'entendre, de te voir jaillir. Peur de ne pas te voir, de ne plus te voir. Dernier espoir de te retrouver. Le parfum est-il déjà évaporé? Ne pas oser sauter, ne pas oser appuyer sur le bouton. Bouton du dictaphone acheté pour ça, pour conserver vos voix. Achat délibéré. Reprise d'un projet. Achat d'un dictaphone quand avait été perdu le magnétophone, celui de l'enfance, le premier, au même but. Déjà à douze ans le projet de conserver les voix, comme autant de personnages d'une saga, les voix de mon théâtre. Le magnétophone a disparu, les cassettes ont disparu. Quand? Où? Comment? Pourquoi? Quelques années plus tard, cette décision, cet acte, cet achat. Il est là le dictaphone, avec ces trois cassettes enregistrées. Trois seulement. Tiendra-t-il ses promesses? Suffira-t-il de les écouter, de les retranscrire pour l'écrire ce roman? Soupçonner que ce ne peut pas être aussi simple, que ce ne seront au mieux que des mots, des voix mais que le non-dit, le grain, les silences c'est à moi de les écrire. Pas sous la dictée. Ils ne sont pas dans la cassette les personnages, nul génie ne va surgir. C'est sur la feuille qu'il faudra les tracer ces mots jamais dits, ces visages vus jamais décrits, ces voix familières jamais dépeintes, ce réel vécu et voué à disparaître, ce réel à reconstruire. Regarder le bouton noir, appuyer légèrement dessus, sans l'enclencher, sans le pousser, poser seulement l'in-

dex dessus, sourire pour soi, sourire sans savoir à qui, pour se donner du courage et puis pousser.

Il a quarante-cinq ans quand il comprend qu'il ne peut espérer d'âge qui soit plus propre que celui-ci pour exécuter cette entreprise qu'il a si longtemps différée, qu'il croirait commettre une faute s'il employait encore à délibérer le temps qu'il lui reste pour agir, elle a cinquante-sept ans, il serait temps de comprendre que ça urge, qu'il faut s'enfermer dans un poêle, ou une chambre fraîche, trouver un coin où se retirer et s'y mettre, le chercher le point fixe, l'incipit à partir duquel elle va pouvoir la dérouler cette histoire, la raconter cette vie que nul autre ne racontera, cette vie vouée à disparaître, comme chaque vie, si personne ne lui donne une forme objective, alors la raconter ta vie, savoir qu'elle risque de perdre pied, d'avoir l'impression de se noyer, alors en trouver un de point fixe et s'y tenir, comme le voyageur égaré dans la forêt prendre un chemin et s'y tenir, résolument, car même si ce n'est pas le meilleur, pas le plus court, une sortie est possible dès lors qu'on ne tergiverse pas, qu'on se tient à une voie, avec constance, persévérance, que ce soit pour méditer, reconstruire les sciences sur des fondements certains ou raconter une vie, la tienne. Alors s'y mettre. Tu n'as pas lu Descartes mais tu as toujours été résolue, tu n'a pas

tergiversé, es toujours allée de l'avant. Ton cri, *Anda pépé*. Et c'était parti. *Anda pépé*, c'est parti!

Du passé faisons table rase, chantait Jojo. Tu n'aimais pas que l'on fasse grève, que l'on manifeste, grèves, manifestations étaient pour toi synonymes de danger. Comment oublier celui qui était revenu des camps les poumons, le corps brisés, foutus, on n'en parlait pas, tu n'en parlais, tu ne parlais jamais du passé quand la plupart des vieilles personnes rament, tu vivais résolument dans le présent, ne te tournant que vers le futur proche, le mariage du petit neveu, le concours de la petite. Tu n'avais jamais fait de politique, tu ne lisais pas de journaux sinon la presse locale pour savoir qui était mort, et peut-être lisais-tu l'horoscope, ces questions-là, politiques, n'étaient pas pour toi, on ne t'avait pas donné le choix, survivre, condamnée à lutter pour survivre.

Trottoir buttoir

Trottoir buttoir - trottoir traître - roues - pousser tirer grimper dévaler s'accrocher - ne pas tomber - roues caniveau - roues dans l'eau du caniveau - traces d'eau - traces de roues - traces de roues sur trottoir - trottoir s'affaisse - portail garage - trottoir

s'élève - étroit - caniveau - ne pas glisser ne pas tomber - goudron - voiture garée - descendre sur chaussée - grimper sur trottoir - trottoir buttoir - trottoir étroit - trottoir qui grimpe trottoir qui dévale - chaussée de goudron - goudron brillant goudron glissant - trottoir glissant ne pas tomber ne pas dérapier - ruelle longue ruelle déserte - bruit des roues sur trottoir bruit des roues dans ruelle déserte bruit des roues sur trottoir glissant bruit des roues mouillées - traces d'eau du caniveau traces des roues sur trottoir - trottoir qui s'incline devant portail trottoir qui grimpe devant porte trottoir pour piéton trottoir étroit trottoir buttoir trottoir irrégulier - ne pas tomber ne pas glisser - sur la chaussée marcher sur la chaussée déserte sur la chaussée où rouler - marcher sur la chaussée - trottoir s'abaisse pour voitures - rouler sur trottoir marcher sur chaussée chaussée au goudron brillant goudron rapiécé goudron traître goudron qui accroche goudron obstacle pour roues - roues sur chaussée rouler roues sur chaussée roues de charreton sur chaussée de goudron - trottoir étroit trottoir désert trottoir pour laisser passer voitures trottoirs qui s'incline trottoir pour laisser passer voitures - marcher sur chaussée - trottoir buttoir - traces de roues sur chaussée - caniveau eau dans caniveau - traces de roues sur chaussée roues de charreton traces de roues de charreton dans ruelle déserte au trottoir désert trottoir buttoir trottoir buttoir trottoir pour rouler trottoir pour pro-

priétaires de voitures trottoir pas pour toi toi qui
trottines sur chaussée - goudron glissant goudron
luisant goudron mouillé - traces de roues de charre-
ton sur goudron sur chaussée chaussée déserte - son
des roues du charreton sur goudron goudron de
chaussée de chaussée déserte de ruelle déserte son
des talons sur chaussée son des roues sur chaussée
son de toi dans ruelle déserte toi marchant dans rue
déserte toi trottinant avec charreton sur chaussée
chaussée pour charreton chaussée pour piétiner trot-
ter pousser trottoir buttoir - trottoir pour quoi?

L'impossible retour

*...et toujours je l'accompagnerais au marché, tou-
jours je marcherais à ses côtés sans pouvoir l'aider,
toujours je tremblerais de la voir tomber et tou-
jours je l'y renverrais au marché, toujours je la
laisserais emprunter ces ruelles vides, ces trottoirs
cabossés... Il lui faut se hâter de rentrer. Elle a tant
de choses à faire. Est-il réveillé? Elle n'a pourtant
pas fait de bruit en partant, et elle a fait vite. Autant
qu'elle peut. Mais elle est si lente la poissonnière, et
celle-là devant elle dans la queue qui ne se décidait
pas, à la fin elle a bien cru que la *tanèque* allait
acheter toute la baudroie. Il aurait plus manqué que*

ça. Ne pas oublier de monter la mayonnaise au dernier moment demain. Sont pénibles ces trottoirs qui n'arrêtent pas de monter et descendre. Font *caguer* tous avec leurs garages, et va-z-y que le trottoir redescend pour qu'ils garent leur voiture. ...et toujours je lui ferais prendre ces trottoirs...Elle a jamais eu de voiture elle. Des bonnes jambes, oui? Enfin, maintenant elles avancent plus bien vite les jambes, elle se hâte pourtant. Heureusement elle peut s'appuyer sur le charreton, il l'aide bien ce charreton, il manquerait plus qu'elle se mette *cam-bal*, ça la fait rire la petite quand elle dit se mettre *cambal*, comment il faudrait dire, se ficher en l'air, les quatre pattes en l'air, elle s'y voit, et personne dans la rue, faut arrêter de se mettre martel en tête, de s'imaginer pareilles bêtises, allez oust, la pintade a l'air assez grosse, elle a demandé la plus grosse, c'est qu'ils seront neuf demain, et faut pas leur en raconter, manquerait plus qu'ils partent en ayant faim, et ils sont bien contents de partir avec le panier de la prison comme ils disent, ils n'auront pas à cuisiner pendant deux jours, de la baudroie ils aiment ça, et les escargots de mer aussi, des pointus elle a réussi à avoir, ils seront contents, c'est ceux qu'ils préfèrent, ah cette roue qui part de travers, allez oust elle est bientôt arrivée, le plus dur aussi, va falloir les monter les paquets maintenant, c'est pas que, mais va, ils sont raides les escales, allez oust bientôt les pantoufles, et les orteils seront

contents. ...*Mais il fallait qu'elle marche encore, enfermée dans ces ruelles, à pousser son charreton, à pousser son charreton, à espérer d'arriver, à rêver de ses pantoufles mais toujours je prolongerais son trajet, toujours je la regarderais appréhender une nouvelle déclivité de trottoir, toujours je regarderais ses mains s'accrocher au charreton, et toujours je reculerais son arrivée...*

Une vieille femme marche au milieu de la rue défoncée, poussant un charreton. Personne dans la rue pour la voir, personne pour la secourir si elle trébuche. ...*Mais moi il fallait que je la voie, il fallait que je la voie sans pouvoir l'aider, sans pouvoir lui parler, sans pouvoir la soulager...* Une vieille femme, au corps tassé, aux mains noueuses. Mais dans la tête, ça avance à toute bringue, les tâches à accomplir dans la journée, le repas à préparer, les images des uns et des autres, de son monde, dans sa tête les paroles s'enchaînent, la parole est fluide, continue, la parole virevolte, virevoltent aussi les images, les souvenirs, le souci de celui qui l'attend, de celles à qui téléphoner tout à l'heure. Une vieille femme avance laborieusement, poussant un charreton et trimballant avec elle tout un monde, quatre-vingt-dix ans de vie, d'histoire, d'histoires. ...*mais il fallait qu'elle le fasse et le refasse ce trajet, que je*

la voie, que je l'entende, pour que je les note ces mots, que je les devine ces pensées, que je l'éprouve ce trajet, que je les monte avec elle ces trottoirs, que je les espère ces pantoufles qui n'arriveraient pas

Cent-vingt-et-un, cent-vingt-deux, elle va y arriver. La roue du charreton s'est coincée dans le caniveau. Tirer, pousser. Arriver enfin à la dégager. Cent-vingt-trois? C'était bien à cent-vingt-trois qu'elle en était? Il n'y a plus personne qui l'attend, plus personne pour lui tenir la lumière, plus personne pour s'inquiéter de son éventuel retard. Cent-vingt-quatre, cent-vingt-cinq. Un appartement vide elle va retrouver. Elle tapera à la porte de la voisine en arrivant, pour lui dire qu'elle est arrivée. Elle appellera sa fille. Il ne faut pas qu'elle l'appelle plus de deux fois par jour sans quoi elle va encore se faire engueuler. C'est un chameau parfois sa fille. Elle travaille d'accord, mais sa mère peut quand même l'appeler, non? T'as qu'à appeler ton fils, elle lui dit. Mais un fils c'est quand même pas pareil. Mais une mère et une fille quand même! Elle s'en est bien occupée elle de sa mère, jusqu'au dernier moment elle s'en est occupée, elle n'avait qu'elle la pauvre femme, elle n'avait que sa fille, bon d'accord elle ne lui téléphonait pas, mais c'est qu'elles

avaient pas la chance d'avoir le téléphone. Bon avec tout ça elle a perdu le compte, tant pis. Elle est bientôt arrivée. ... *Combien il faudrait encore que je lui en fasse faire encore de trajets pour trouver les mots, les mots qui rendraient la solitude, un trop grand mot celui-là, un mot faux, combien il en faudrait de trajets pour trouver les mots, les mots qui rendraient sa vie, cette vie qu'on vit seul, cette vie bavarde dans le silence, cette vie invisible des sensations, cette vie ordinaire, extérieure, lisse, pour les autres... combien il en faudrait de mots, de temps, pour la rendre visible elle, elle marchant seule dans ces ruelles, elle allant et rentrant du marché, elle et pas une silhouette anonyme... combien il en faudrait encore de temps et de mots, de temps pour trouver les bons mots, combien de temps encore pour la laisser enfin arriver chez elle et l'autoriser à se reposer, à reposer...*

Pas de quoi faire une histoire

Mais pourquoi tu fais ça, tu la rabâches et rabâches mon histoire? Comme si j'avais une histoire, comme si c'était un conte de fée ou la petite fille aux allumettes ma vie? Qu'est-ce que tu crois, c'était rien d'extraordinaire ma vie. Qu'est-ce que tu t'embêtes avec ça. Faut le laisser tranquille le

passé. Tu crois pas que j'allais rester clouée toute ma vie sur celle de ma grand-mère? Je l'ai même pas connu ma grand-mère, je sais même pas comment elle s'appelait ma grand mère, moi, même mon père je l'ai pas connu, et même comme ça il était déjà assez encombrant, t'embête pas ma fille avec le passé, laisse-nous tranquille nous les morts, on a fait notre vie, on a fait ce qu'on avait à faire, on s'est débrouillé comme on a pu, occupe-toi plutôt de toi, des tiens, des vivants, qu'est-ce que tu vas t'embêter avec des morts, moi ma mère c'est quand elle était vivante que je m'en suis occupé mais après j'allais pas faire des *cuentas*, en reparler, ça servait plus à rien, j'allais pas pleurer tous les jours sur sa photo, ça sert à rien ça, les grandes lamentations et toutes les *cuentas*, je dis pas que tu fais semblant, ne me fais pas dire ce que j'ai pas dit, mais qu'est ce que tu vas t'embêter avec nous? Oublie-la cette rue. Est-ce que tu vas me le faire faire encore et encore ce trajet? Moi je m'embêtais pas tant. D'accord, certains jours c'était pas facile, mais pas de quoi en faire des histoires. Et toi qui depuis des années en remplis des pages... J'ai pas eu besoin d'en écrire des lignes, ou d'en lire des pages, je risquais pas de toute façon, ni le temps ni l'argent, mais pourquoi faire d'abord, j'ai appris comme tout le monde, qu'est-ce que tu crois, on se débrouille dans la vie, tu te rends compte depuis le temps, qu'est ce que tu fais coincée là, et vouloir m'y coin-

cer? Ma mère je l'ai laissée tranquille, quand elle est morte elle est morte, je suis pas allée l'emmerder, même quand elle a voulu me raconter quelques jours avant sa mort, Françoise, elle m'a dit, j'ai quelque chose à te dire, j'ai bien compris de qui elle parlait, je veux rien savoir je lui ai dit. Et j'ai rien su. Ça sert à rien de remuer la *mierda*, ça sert à rien. T'imagines si j'avais dû rester coincée sur mon passé? C'est pas possible ça. Alors arrête. C'est pas moi que tu racontes. C'est gentil d'accord, mais c'est pas ça que tu dois faire, c'est pas ça la vie, c'est pas regarder en arrière. Allez *anda*, occupe-toi de ton mari et de tes enfants et fiche-moi le camp d'ici.

Qu'est-ce que tu veux encore? Tu crois que tu fais attention toi quand tu mets des bagues ou que tu te maquilles, c'est rien ça, pas de quoi en faire un fromage, c'était pareil pour moi, et une gaine, on en mettait toutes des gaines, et de la laque et tout le toin-toin. Profite plutôt, tu verras, ça passe vite, moi j'ai fait ce que j'ai voulu, Jojo c'était un brave homme il m'a laissé faire, c'est moi qui m'occupais des pépettes, c'est moi qui m'occupais de bien vous faire manger, lui il lui suffisait d'avoir son paquet de gris et de pouvoir aller aux boules et il était content, moi je lui foutais la paix, tu te souviens

comment il était, c'était pas un emmerdeur Jojo, ça non.

Tu m'oblige à lire depuis des années, moi j'avais pas l'habitude, j'ai pas été longtemps à l'école, j'ai eu mon certificat d'étude, j'étais pas une boule mais je me débrouillais pas mal, faut pas croire, mais ma mère elle pouvait pas me laisser davantage à l'école, et puis c'était comme ça, il y avait que les enfants de bourges qui allaient à l'école, les richards, on n'était pas des Marie-Chantal nous, mais j'étais pas bête faut pas croire, enfin quoi je te lis, mais tu racontes pas que j'ai travaillé, j'ai fait des paniers avec ta tante, on a même tenu un étal aux halles, et puis après j'ai été cuisinière, à te lire on dirait que j'ai jamais travaillé, et l'hôtel, je savais pas que tu dormais pas, et tu dis pas quel hôtel c'était, tu te rappelles pas, c'était l'hôtel d'Angleterre, je me mouchais pas avec le dos de la cuillère quand on y allait à Lourdes, il était bien cet hôtel, tu te souviens, mais c'est vrai que j'y pensais pas que tu pouvais me regarder dormir, t'es un peu bizarre quand même, peut-être qu'on est pas pareil en fait, c'est peut être une question d'époque, mais moi j'ai pu dormir avec ma mère ça m'a pas affolée, bon avec ma grand-mère je peux pas dire, je l'ai pas connue, c'est vrai qu'avec une *vieja* c'est pas pareil, mais sois tranquille je ronfle plus aujourd'hui et j'ai plus de charreton à pousser, y a que toi qui es en-

core a le pousser ce charreton, t'es seule à le pousser, faut pas croire, faudrait que t'arrêtes ma petite, tu vas pas le pousser toute ta vie quand même?

Paris, Douvres, Sarajevo

Juste éveillés, les rêves encore tout près, à la lisière du réel, on se presse dans le couloir, valises contre les jambes Bruit des freins descendre les marches en fer Le quai Des familles, enfants endormis dans les bras, beaucoup de famille, beaucoup d'enfants quand on se croyait seuls isolés dans notre couchette Long quai gare inhabituelle Austerlitz Matin d'hiver Ce n'est pas encore la foule mais déjà les grands espaces, le bout du quai si loin, des voyageurs pressés, des employées de la gare, des charriots.

On rêve d'aéroglesseur, pour l'exotisme du mot, sa nouveauté, on est sur un bateau. Dans la cale, voiture et caravane sont enfermées. Des rangées de sièges en plastique. Une vitre en Plexiglas protège en partie les voyageurs du froid .Une main tendue, un doigt qui vise, un mot. Douvres. Une masse

claire comme une montagne, une montagne étêtée, l'humidité, la brume qui rend le paysage fantomatique, un mot associé, un son qui sait. Corne de brume.

A travers la vitre du train, des voitures d'une autre époque, telles celles en fer et plastique dont on se sert dans un jeu de société, tout comme il y a de faux billets, plus petits que la normale, on y joue avec des voitures miniatures au formes simplistes. Des rues sans trottoir des maisons éparses, les couleurs sent ternes. Du gris, du gris vert, du blanc sale, blanc cassé, gris blanc. Pas de rue, ce sont des rues pourtant mais sans lampadaire, sans trottoir, sans asphalte, sans signalétique. Pauvreté. Pas celle d'un quartier on comprend, trop homogène. Matérialisation du rideau de fer. Le train ne s'arrête que quelques secondes. Sarajevo

Le jardin d'enfants

On l'appelle le jardin d'enfants ou le parc. C'est selon. Selon quand, selon qui. Ou le jardin, tout simplement. Inutile d'arriver trop tôt. Avant quinze heures, une vieille dame assise sur un banc, tout au plus. Le matin, on peut voir quelques collégiens en train de se balancer ou de tournicoter. Déposés par

le bus de 8 heures, ils n'ont cours qu'à partir de 9 heures. C'est l'après-midi qu'il vit. Mères avec poussette ou enfants plus grands. On a garé la voiture le long du jardin, ou on est venu à pied. Au toboggan avec maisonnette en bois, un couple surveille des jumeaux. Faux jumeaux. Maigres. Curieusement maigres. Parce que deux dans le ventre? Le garçon a les gestes désordonnés. Avec les années, les écarts se creusent. Il n'ira jamais au lycée. Il joue de la batterie, suit un scolarité normale en primaire. Arrivé au collège, c'est terminé. Il ira avec les ULIS. Un couple de grands-parents. Leur banc est près des balançoires. Le garçonnet se promène en tirant une corde à laquelle est accroché un camion en plastique. Lucas et sa soeur jouent avec deux soeurs. Les mères sont amies. Les maris sont là aussi. L'un est pompier volontaire. Il photographie ses enfants. Plus tard les rues du bourg pour Google Maps. Elle est psychiatre et accompagne son fils Benjamin. Elle s'assied sur le banc près de l'allée et ouvre une revue. Chacun a son banc attiré. Arriver trop tard (et)c'est risquer de le voir déjà occupé. Le jardin est traversé par une allée. À gauche, le toboggan jaune prévu pour le plus petits est venu remplacer un plus grand, plus haut, au bleu défraîchi, des siège en bois montés sur ressort qui représentent l'un un poney l'autre un chien, plus loin un espace planté mais sans jeux, c'est là que s'assoient en cercle les collégiens pour fumer,

s'embrasser à l'abri des regards. Si l'on continue, on aperçoit les cours de tennis. C'est ici aussi que les enfants viennent dans l'espoir de trouver une balle jaune fluo égarée. Puis vient la partie la plus longue du jardin. À gauche la piste cyclable, à droite les jeux et au fond le bosquet de pins parasols. On ramasse les pignes pour les grillades. À gauche aussi, dissimulé, recouvert de bois, des toilettes publiques, on ne voit jamais personne les utiliser. Personne n'est jamais bien loin de chez soi dans ce bourg. Un peu en avant, une plaque de pluvial, et en-dessous, certains enfants le savent, un crocodile. Le crocodile. Elle a une quarantaine d'années, plus âgée que la moyenne. Sa fille a huit ans. Elle est parfois accompagnée d'une jeune fille, enfant d'une première union, d'un premier lit disait-on, d'un premier mariage, d'un autre père. La mère porte un foulard noué sur sa tête chauve. Des mères essentiellement. On connaît les pères pour les apercevoir parfois. On connaît les prénoms des enfants. Zoé. Le père est accompagné de deux petits chiens frisés. La fillette grandit, déménage avec sa mère. Le père change de banc, opte pour un en centre ville, dort dans sa voiture, les chiens vieillissent, changent, mais toujours de petits chiens aux poils frisés l'accompagnent. Retourne-t-il parfois au jardin d'enfants? C'est un notable de la ville, médecin, lettré, musicien, et aimant qu'on le sache. On le sait. Il est de garde de sa petite-fille. C'est habituelle-

ment à sa femme que cette garde revient. La gamine fait des tours de toboggan. Encore et encore. Le vieil homme s'endort. Les mères qui ont tout vu surveillent la fillette. Des gamins font la queue aux balançoires, se disputent, s'approchent de peur de perdre leur tour. L'un, impatient, ne voit pas la balançoire venir vers lui. On accourt pour arrêter la balançoire et soigner l'enfant allongé sur les graviers. Les graviers seront un jour remplacés par un revêtement caoutchouteux, le tourniquet en bois par un autre en fer à hauteur variable, le second toboggan par une araignée, des agrès destinés aux plus grands. Des tapis et couvertures sont étalés à l'ombre des arbres. Des bébés jouent avec leur pieds, les frères et soeurs plus grand pédalent dans l'allée, jouent à cache-cache. Tilleul, eucalyptus, grenadier, robinier, pins parasols, buis sont autant de cachette. Noé accompagné de sa grand-mère joue avec ses animaux en plastique. On demande à ceux qui veulent jouer au ballon d'aller plus loin. Pierre s'élanche en courant « des romains me poursuivent ». C'est avec une écharpe passé sous les bras qu'il a appris à marcher, sur la murette, tandis que sa mère le maintenait droit avec les pans de l'écharpe. Damien et Nicolas viennent d'arriver, Jean les suit accompagné de Florian, Maeva pré-adolescente n'accompagne que rarement Lucas. Ici c'est la jardin d'enfants, plus loin les tennis, le col-

lège avec en face la salle de judo. Lieux invisibles tant qu'on n'a pas d'enfants.

C'est compliqué

-Ça ne te gêne pas que tes enfants ne voient pas leur père durant des mois si tu pars vivre à des milliers de kilomètres?

-C'est compliqué, tu sais

Taxer les riches, c'est compliqué.

Accepter le mariage homosexuel, c'est compliqué.

Choisir un premier ministre, c'est compliqué.

Trouver un appartement à louer, c'est compliqué.

Savoir quelles études faire, c'est compliqué.

Réussir la cuisson d'une volaille, c'est compliqué.

Trouver du temps pour écrire, c'est compliqué.

Gérer les flux migratoires, c'est compliqué.

Comprendre le conflit israélo-palestinien, c'est compliqué.

Prendre position sur le conflit israélo-palestinien, c'est compliqué.

Savoir si le Hamas doit être qualifié de terroriste, c'est compliqué.

Compter le nombre de morts à Gaza, c'est compliqué.

Savoir comment aider, c'est compliqué.

Ne rien faire, c'est compliqué.
En parler avec des amis, c'est compliqué.
Y penser, c'est compliqué.
Imaginer une solution, c'est compliqué.
Utiliser parcours-sup, c'est compliqué.
Savoir quelle réponse donner lorsqu'un voeu est
accepté, c'est compliqué.
La circulation sur les routes et autoroutes ce week-
end du 14 juillet va être compliquée.
Le point de croix, c'est compliqué à réussir.
Tu ne comprends pas cet énoncé de maths? C'est
pourtant pas compliqué!

Penser, c'est compliqué. Parler, c'est compliqué.
Savoir que dire, que penser, c'est compliqué.

Tu ne sais pas, tu ne comprends pas, tu n'y arrives
pas, tu n'as pas le courage, pas l'envie, ne t'en fais
pas, ce n'est pas de ta faute. C'est parce que c'est
compliqué. Un seul mot et te voilà sauvé. C'est
compliqué. Pas complexe, non. Là tu pourrais dé-
mêler la pelote, tu pourrais faire usage de ta raison,
procéder méthodiquement, diviser les difficultés en
autant de parcelles que nécessaire pour les résoudre,
puis suivre les chemin inverse en examinant les ob-
jets les plus simples, les plus aisés à comprendre
pour remonter par degré vers la connaissance des
composés. Mais quelle idée! Penser, raisonner. Et
pourquoi pas réfléchir? On ne va pas se prendre la

tête quand même. Ils l'ont dit, on le sait, c'est compliqué. Quoi Leibniz, l'argument paresseux? Qu'est-ce que tu me racontes? Ce n'est pas de ma faute, tu le sais bien, c'est simplement compliqué.

À la supérette de Meymac

Les enfants ont d'abord râlé. Quoi la Corrèze? Pourquoi ne retourne-t-on pas en Espagne ou en Toscane? Heureusement la piscine, la table de ping-pong et le baby-foot ont rapidement eu raison de leurs réticences. Et puis trouver une maison à louer en juillet pour douze personnes avec piscine, quand on s'y prend en juin, limite le champ des possibles. Voilà comment je me retrouve un samedi matin de juillet 2010, dans la supérette de Meymac, une liste de courses à la main, à la recherche de flocons d'avoine. Que de temps on perd dans un magasin qu'on ne connaît pas. Les rayons sont déserts, personne à qui demander un renseignement. Devant le rayon des pâtes et du riz, une silhouette familière. L'homme est de dos. Chemise bleue en fil, pantalon large gris, le cheveux est court et gris, le crâne légèrement dégarni, un morceau de papier dans la main gauche. Je m'arrête, retiens mon souffle, souhaite devenir invisible. Ne pas le déranger. L'animal a l'oreille fine. Il se retourne, me sourit franchement

et, panier en plastique au bras, il se dirige vers le rayon où se trouve le produit indiqué sur la feuille de papier. A-t-il pensé en notant la liste des emplettes à acheter, ce matin ou était-ce hier soir, à ce qu'il devait aux Mésopotamiens? Tout est écriture. Pâtes, jambon, lessive, beurre, ampoules, comme la retranscription à l'aube de la journée de la veille, comme les mots de Faulkner, Caddy, Caddy, comme la mise au clair de ce qu'est la littérature en vue de la parlotte de Lagrasse. Noté sur un volant de voiture ou sur la table de peine, le mot est ce matériau avec lequel l'esprit se bat comme les mains affrontent le fer. Sur le parking de la supérette une 403 est garée. Il s'en approche et durant une minute ou deux reste là, immobile, à regarder ce modèle de voiture d'un autre temps.

version 1
29/07/2024

